



XENOPHORA

Bulletin de l'Association Française de Conchyliologie

NUMERO 74

AVRIL - MAI - JUIN 1996



Olivella oteroi Bermejo, 1979 - Punta del Pasito - Blanco, 3-4 m - Sud Grande Canarie

Photo : P. Bail



Photos : M. Streitz

- 1 *A. acuminata*
- 2 *A. acuminata* forme *biraghii*
- 3 Comparaison entre les ouvertures d'*acuminata* et *biraghii*
- 4 *A. acuminata* formes de couleurs
- 5 *A. annotata*
- 6 Comparaison entre *A. annotata* et *A. acuminata*
- 7 *A. boavistaensis*
- 8 *A. clavula* (espèce fossile) (25 mm)
- 9 *A. major* (espèce fossile) (35 mm)

**ASSOCIATION
FRANÇAISE DE
CONCHYLIOLOGIE**
B.P. 307 - 75770 PARIS Cedex 16
TEL : (01) 42 77 11 30

**Président et directeur
de XENOPHORA** Patrick BAIL
Secrétaire Daniel GRATECAP
Tésorier Christian NIGUET
Responsables de XENOPHORA Franck BOYER
et François JOB

DELEGUÉS REGIONAUX

ILE-DE-FRANCE

▲ JANK Gilbert, 3 rue Saint-Honoré
75008 VERSAILLES, ☎ 39 03 08 48
▲ WANTEZ Danièle, 88 rue du Général
92016 SAINT-GRATIEN, ☎ 34 17 02 28

EST

▲ PEZAU Lucien, 1 rue de la Chaux
95400 SOISSONS, ☎ 84 56 08 28
▲ BODAL Michel, 2 rue des Vergers
68460 OTTENSBACH, ☎ 88 26 16 43 (après 18 h)

LANGUEDOC /

MIDI-PYRÉNÉES / ROUSSILLON

▲ PELORGE Jacques, 289 rue Les Magnolies
33040 LE GRAND DU RUI

AQUITAINE

▲ LAURAT Michel, 21, rue des Bayers
33000 LA TESTE

OUEST

▲ GARAUS Patrick, La Bourg, route de Meil
35140 ST GEORGES DE CHERMÉ, ☎ 99 81 42 85
▲ OUEMME Jean-Louis, 17 chemin de Poël
44600 ST MAZURE

PROVENCE / CÔTE D'AZUR

▲ DEL Alain, 4 rue Henri Languet
83200 GOLFE-JUAN, ☎ 93 83 91 43
▲ FONTANE André, Les Olympeuses n° 28,
Av. A-Léonard - 83000 FRELLES, ☎ 94 31 40 82

MARSEILLE / PROVENCE

▲ HASSELOT Robert, Le val d'Azur, chaux de Château-Combert
13013 MARSEILLE, ☎ 91 08 70 25

ALPES

▲ BETHOUX Gérard, 3 bis rue de Saint-Maur
38170 SEYSSINET-PARISSET

ROMANDE

▲ WIMART-ROUSSEAU Daniel, Collège St. Payrol,
Avenue Général-Lapierre - 14000 CAËN

NORD

▲ BAUTREUX Michel, 8 Rd Parc St Georges
59110 BONDAULES

TARDI

▲ WARRONIER Vincent, B.P. 28847
PAPEETE, ☎ 699 81 03 08



Organisation de la revue

Direction de la revue

P. Bail
BP 307 - 75770 PARIS CEDEX 16

Coordination Rédaction

Franck Boyer
110, chemin de Marais du Souci - 93270 SEVRAN

Coordination Saisie-Fabrication

François Job
278, bd Jean Jaurès - 92100 BOULOGNE

Sections-Agenda-Annonces

Danièle Wantez
88, rue de Général Ledere - 95 210 SAINT GRATIEN

Saisie articles

Robert Hasselet
Le val d'Azur, chaux de Château-Combert - 13013 MARSEILLE

Comptes rendus de Collectes

Michel Dautrevaux
4, rond-point Saint Georges - 59710 BONDUES

Bref

Pour plus d'efficacité et de rapidité, nous vous remercions d'adresser :

• tous les textes et documents destinés à la publication dans Xenophora à :

**A.F.C. B.P. N° 307
75770 PARIS Cedex 16**

• vos adresses concernant les adhésions, anciens numéros et collections de Xenophora, listes des adhérents à :

**Daniel GRATECAP 11, avenue de la Villeneuve
GOMÉZ-CHATEL - 91940 LES ULIS**

• vos courriers concernant la trésorerie et les envois publicitaires à :

**Christian NIGUET 1, rue Pasteur
92340 BOURG-LE-REINE**

Sommaire

6

Le coin du débutant

8

Carsis et Omnesus d'Edinose

10

«Il y avait une fois»

12

La Martinique : 10 ans après

15

Les Olivella

26

Récolte de Trophées

NOTRE COUVERTURE :

OLIVELLA OTEROI BERMEJO

Manuel Bermejo, l'un des collectionneurs très actifs de la Grande Canarie, a découvert au sud de l'île, dans les années 1970, une grande *Olivella* relativement courante dans le beach coquillier. Sans être très sûr d'être devant une espèce nouvelle, Bermejo la décrivait pourtant dans *La Conchiglia* (n° 120) à partir de 155 spécimens récoltés en épave, et la dédiait à son ami Don José María Hernandez Otero, un autre passionné local de malacologie. Bermejo suggérait toutefois qu'il pouvait s'agir d'une variation de *Olivella pulchella* DuRoi, 1835, qu'il reconnaissait ne pas décrire et ne pouvait comparer directement.

Une note supplémentaire de Guglielmo Biraghi tendait à confirmer la validité de *O. oteroi*, en produisant une photographie comparative de celle-ci avec une «*O. pulchella*» à l'allure très différente (spire rassemblée).

Dans le numéro suivant de *La Conchiglia* (n° 132), Heak K. Mienis proposait une critique de *O. oteroi*. Mienis note que la figure de «*O. pulchella*» produite par Biraghi n'illustre en rien la vraie *pulchella* DuRoi, 1835, mais pourrait représenter *O. ovata* Lamarck, 1808.

Mienis rapproche *O. oteroi* de *O. leucostriata* Gray, 1839. Selon Knudsen (1956), celle-ci serait conspécifique de *O. pulchella* DuRoi, 1835. Mienis note aussi que les spécimens de «*O. leucostriata*» du Sénégal correspondent très bien avec *O. oteroi*, mis à part le fait que les coquilles du Sénégal présentent généralement une spire plus élancée.

Dans une note d'accompagnement, Biraghi reconnaît avoir produit une photographie de *Olivellaria* sur (Lamarck, 1808) en lieu et place de *O. pulchella* DuRoi, induit en erreur par les figures de Nickles (1956). Toutefois, Biraghi considère que *O. leucostriata* Gray, décrite du Sénégal, est bien différente sur le plan morphologique, du point de vue de la couleur et de la structure du test. Une photo comparative est produite, avec une *O. leucostriata* du Sénégal (ex. Hebrew University, Jerusalem) beaucoup plus grande et la spire plus haute que celle de *O. oteroi*. Biraghi considère donc toujours celle-ci comme une espèce valide !

Que rajouter au débat ?

Quand on cherche, on trouve ! Le sousigné a découvert *O. oteroi* sur 2 sites à l'extrême sud-est de la Grande Canarie, durant Août 1994, par 3 à 5 mètres de fond. Une première colonie, spécialement dense, par 3-4 m à Puerto del Pasto Blanco, face à la plage. Les spécimens ont été collectés à la passeoire en tamisant le sommet des rides de sable accumulées dans ce secteur. L'espèce semble confinée dans ces rides de sable, en tout cas durant la journée, et n'a pas été trouvée sur le sable plus dur entre les rides. Il a été collecté une centaine de sujets adultes sur ce site, les juvéniles ayant été pour la plupart remis en place. La colonie du Puerto Blanco est rassemblée sur une surface qui n'exécède pas 250 m², à un niveau bathymétrique très étroitement.

Une autre colonie a été découverte par 4-5 m, au sud-est de la plage de Arguineguín-Est. La population de ce site était beaucoup plus diffuse, composée essentiellement de sujets adultes de couleur assez sombre (une quinzaine de spécimens). Cette population était sympatrique avec *Mastula lypida* Hinds, une fort belle spirière assez connue dans plusieurs des îles Canaries.

On ne connaît pas d'autre récolte de sujets vivants pour *O. oteroi*. Il n'a pas été découvert d'autres colonies, notamment dans les milieux apparemment favorables du Port de Puerto Blanco et du Cap de Maspalomas. Comme le notait Bermejo, l'extrême sud de la Grande Canarie jouit d'un ensoleillement record (240 jours/an) et la température de l'eau reste toujours supérieure à 21° centigrades. Le sud de la Grande Canarie, dans une zone allant de Arinaga à l'est jusqu'à Puerto Mogán à l'ouest, présente un milieu favorable pour la conservation d'espèces exigeantes sur le plan thermique. On y collecte aussi *Prorata cf. offereformis* par 4-6 m (sud / sud-est / Arinaga & Playa de Tarajalillo), dans des nappes de sable très meubles. Cette espèce n'est pas connue du reste de l'île et ne se retrouve qu'à Lanzarote et Fuerteventura.

O. oteroi n'est pas connue d'autres sites dans les îles Canaries. L'île de Fuerteventura reste toutefois très mal prospectée, notamment la péninsule méridionale de Jandia, qui pourrait offrir des conditions d'habitat similaires.

O. oteroi Bermejo paraît conspécifique avec *O. pulchella* DuRoi (localité-type : inconnue). La *O. pulchella* «des auteurs», largement représentée du Sénégal au Gabon, semble aussi être présente aux îles du Cap Vert et en Angola. Les spécimens du Sénégal examinés (Baie de Hann et Joul) présentent une allure générale plus élancée que *O. oteroi*, une spire haute et des coloris plus pâles. En revanche, le matériel envoyé du Ghana par Peter Ryall montre des spécimens identiques à *O. oteroi*, des sujets plus élancés et toute la gamme des intermédiaires. L'animal vivant du Ghana (piéd, siphon, nautica et appendice antérieur) est parfaitement identique à celui de *O. oteroi*. Celle-ci se situe donc bien dans la plage de variabilité naturelle de *O. pulchella* DuRoi «des auteurs», et on peut donc la considérer comme synonyme avec celle-ci.

On voit donc se confirmer ici que l'extrême sud des Canaries semble offrir des sites-refuges pour des populations d'affinité inter-tropicale, et que sa prospection systématique paraît du plus grand intérêt. Plus largement, la prospection du milieu littoral dans le Sud-Marocain et le Sahara Occidental, jusqu'à présent négligée, devrait permettre de reconstituer la riche histoire des peuplements de cette région à travers les bouleversements occasionnés par les dernières glaciations.

Franck Mayer

LA TAILLE CRITIQUE

Apparemment, le surmât de *Xenophora* a réussi. Un regain d'intérêt s'est levé ces derniers mois, les réactions pour 1996 sont bon train et, ici et là, quelques nouveaux lecteurs se sont révélés. Le but était celui-là : rendre du contenu et de l'intérêt à un magazine qui devenait un peu trop « confidentiel » et ne répondait plus vraiment aux attentes du plus grand nombre.

La solution a été de réfléchir aux attentes et aux besoins du lecteur-collecteur et d'organiser à partir de cela un travail plus collectif. Voilà *Xenophora* remis sur les rails.

On pourrait s'en contenter, mais le doit-on ? Ce type de magazine grandit au périhélie, ce n'est pas tout qu'il n'a pas embrassé son public potentiel et atteint sa « taille critique ».

Quelle taille critique ? Celle qui permettra de maintenir *Xenophora* (et l'adhésion à l'APC) à un prix modique, tout en augmentant ses pages couleurs et en possédant un tirage et un revenu qui le mettent à l'abri des intempéries. Et puis, si la vocation d'un journal, c'est d'être lu, celle d'un journal associatif est d'être doublement lu, puisqu'il s'agit aussi d'entretenir la relation des adhérents entre eux. Plus d'adhésions à *Xeno*, c'est plus d'échanges entre collectionneurs, c'est plus d'intérêt à collecter, à collecter, à étudier nos bestioles.

Aujourd'hui, *Xenophora* regroupe quelques 420 abonnés. Il ne devrait pas être très difficile de revenir au niveau des 600 abonnés atteints vers 1989-90, et de parvenir au jour à 1 000 lecteurs.

Pas très difficile, sans doute. Mais pas quantifié, non plus. Le contenu plus riche du magazine constitue

certes un meilleur argument de vente, mais cela ne fait manifestement pas tout. Ce qui est décisif, chaque fois, c'est de proposer *Xenophora* autour de soi, de le faire connaître, de le faire apprécier, et de concrétiser par un abonnement et l'adhésion à l'APC. Un effort certainement à la portée de chacun, de chaque lecteur, de chaque Section de l'APC. N'oublions pas : un lecteur gagné à *Xenophora*, c'est plus de moyens pour un meilleur magazine, et un collectionneur de plus dans le circuit !

Les possibilités sont certainement immenses : le *shell-news* local aux Etats-Unis, avec son *shell-news* consacré de 4 pages en noir et blanc, compte souvent plusieurs centaines d'adhérents ; le réseau de collectionneurs lombards, dans la région de Milan, compte quelques 1 600 aficionados. On comprend la santé de notre confrère *La Conchiglia*, toute en couleurs et avec ses 2 éditions (anglais et italien) !

Pourquoi *Xenophora* et l'APC ne feraient-ils pas aussi bien ? Notre « milieu naturel » est tout trouvé, c'est celui des pays francophones : la France métropolitaine héberge certainement encore beaucoup de vocations conchiliologiques qu'il faut faire sortir de l'isolement, mais il y a aussi, tous les DOM-TOM avec des possibilités importantes (quand on pense que Régis Delanoye est actuellement notre seul abonné en Martinique !) et beaucoup à gagner certainement chez nos amis belges, luxembourgeois, suisses et québécois.

Une proposition : que chacun d'entre nous, supporter de *Xenophora*, gagne un lecteur, et le pari est gagné. *Xeno* sera la taille d'un « grand » magazine et vous aurez le journal de vos rêves.

Bon courage.

Franck Beyer

Disparition de Francisco, Luanda

Janvier 1996. Nous apprenons le décès soudain de Francisco Fernandes à Luanda (Angola), victime d'une crise de malaria.

Francisco a exploré de manière approfondie les côtes angolaises, si mal connues jusqu'alors, parfois en compagnie d'amateurs européens lusitophones et dans des conditions relativement aventureuses. Il s'est aussi intéressé à Sao Tome et Principe ainsi qu'aux îles du Cap Vert.

Les recherches de Francisco l'ont conduit à publier de nombreux articles, souvent en coopération avec Emilio Rolan ou Serge Gofas. Francisco laisse ainsi derrière lui une bibliographie conséquente, et sa disparition affectera sensiblement les progrès de la malacologie en Afrique de l'Ouest.

A tous ses amis, *Xenophora* présente ses sincères condoléances.

La Rédaction.

ERRATUM : certains ont pu croire un instant que les Anaxola étaient senecistes (cf. *Xeno* n° 73). Il n'en est rien, car une mauvaise manipulation des photos est à l'origine de cette confusion. Nos excuses à G. Lhaumet et au photographe : les voilà maintenant remises à l'endroit en page 2, histoire de nous faire pardonner !



Comment identifier les coquilles (Partie I)

Le collectionneur débutant considérera souvent ses premiers coquillages comme des objets de décoration mais, l'âme du naturaliste éveillera sa curiosité pour mieux connaître les coquilles en sa possession. Celui-ci va alors se trouver devant un problème d'importance : l'IDENTIFICATION.

Avant de parler de la classification ainsi que des livres qui aideront le débutant à identifier ses coquillages, il est nécessaire d'apprendre à les reconnaître.

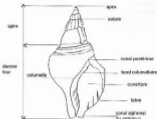
I - Les GASTÉROPODES

Ce sont des mollusques à coquille unique.

La coquille forme une spirale autour d'une colonne centrale appelée **colonne**.

Si la colonne est plate, la coquille est **imperfurée**.

Si la colonne est creuse, la coquille présente un canal longitudinal appelé **ombilic** : la coquille est alors **perforée ou ombilicquée**.



La grande majorité des gastéropodes sont **destres**, mais quelques espèces ont des coquilles dites **senestres**.

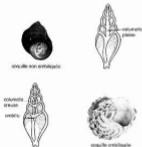
En regardant une coquille l'apex vers le haut et l'ouverture vers soi, si celle-ci est à droite, la coquille est **destre**.

Cependant dans des cas très rares, on peut rencontrer des spécimens **senestres** au sein d'une espèce normalement **destre**.



Pour pouvoir utiliser les textes descriptifs des planches des livres spécialisés, le débutant doit connaître un minimum de vocabulaire. Voici ci-dessous un dessin utilisant les principales appellations concernant les orientations des coquilles.

Note : quelques coquilles de gastéropodes n'ont pas la forme classique spirale : fissurelle, palette, halotide, vermet, cyprie, ovule. La coquille spirale de ces espèces s'observe à l'état larvaire.



Le haut point de la coquille est appelé **apex**, c'est la partie la plus ancienne de la coquille. Au fur et à mesure de la croissance, les tours augmentent graduellement de taille. L'ensemble des tours, à l'exception de celui qui porte l'ouverture (**dernier tour**), est appelé la **spire**.

Le **Peristome** est le bord qui croise l'ouverture. La partie de l'ouverture qui se trouve près de l'axe de l'enroulement s'appelle **bord interne** ou **columellaire** ; le **bord externe** ou **labre** se trouve du côté opposé.

Le peristome peut être interrompu par des échancrures appelées **siphons**. Ces siphons peuvent être **antérieurs** ou **postérieurs**. Si le siphon est antérieur on parle de **canal siphonal**.



Voici les principales formes de coquilles de gastéropodes. Maintenant, le débutant peut s'entraîner de la façon suivante :

- prendre un tas de coquilles vides différentes,
- mettre ensemble celles qui paraissent semblables,
- observer les ornements de ces coquilles,
- compter le nombre de tours et observer la ligne de suture.



- comparer l'ouverture ainsi que la base (siphon, ombilic, etc...).

Après cette première approche pour l'identification des coquillages, nous verrons par la suite quels sont les autres déterminations pour reconnaître les coquilles et leur classification ainsi que les livres spécialisés que doit avoir le débutant auprès de lui.

Bibliographie

- Le Peigne de Vénus - coquillages du monde entier - O & J.B. Loize.*
- Je découvre les coquillages* (collection agir et connaître) - J.B. Loize - J. Dejean-Arceogros.
- Coquillages européens* - (Petit Atlas Payot).
- Guide des coquillages marins* - (Delachaux et Niestlé).
- Les coquillages* - Sergio Angolotti (Grange Batellière).
- Les coquillages* - (Robert Laffont).
- Les coquillages* - (Guide Nathan) - Bruno Sabbelli.
- Les coquillages marins du monde en couleur* - A.P.H. Oliver - (Elsevier).

Les mots à retenir

- classification - columelle - imperforée - ombilic - ombilicé - apex - spire - bord interne - columellaire - bord externe - libre - siphons - antérieurs - postérieurs - canal siphonal - dextres - senestres

Prochain article :

Comment identifier les coquillages (suite)



Fiches documentaires de C. Padrones

L'ENBRANCHEMENT DES MOLLUSQUES

L'enbranchement des mollusques est l'un des plus anciens du règne animal. Il était déjà représenté dans les schistes de Burgess (Colombie britannique, Canada) au Cambrien moyen (500 MA).

Cet enbranchement est ainsi l'un des plus diversifiés de toute la zoologie. La coquille, qui est produite par le manteau, offre des formes extrêmement variées et peut faire défaut dans quelques groupes.

Les quelques 140 000 espèces qui constituent l'enbranchement des mollusques ont colonisé tous les milieux naturels du monde. On en trouve à plus de 5000 mètres dans l'Himalaya, alors que d'autres vivent à 4000 et 5000 mètres de profondeur sous la mer, où la température ambiante n'oscille pas 4° à 5° et où leurs coquilles supportent des pressions de 500 kg par cm² !

Dans les eaux douces, certaines espèces vivent, le temps de l'hiver, emprisonnées dans la glace. D'autres vivent à l'aise dans des eaux thermales qui se maintiennent à 45°.

Dans le désert, *Evansia desertorum* peut attendre le retour des pluies en vivant à l'état latent pendant plus de 4 ans.

PETITES HISTOIRES DES MOLLUSQUES DE COLLECTION

De temps de l'homme de Cro-Magnon, la présence dans les sépultures, de perles en «stige» et de coques «gusule de taureau», atteste l'existence des hommes primitifs pour les coquillages.

Egyptiens, Chinois, Aztèques, Mayas et, aux Antilles, Aravaaks, ont pratiqué l'incrustation et la gravure sur coquillages.

Vers l'an 1000 avant J.C., TYR découvrit dans deux coquillages (*Maris trusidaria* et *Trusidus trusidus*) la substance qui fit que l'on appela le tissu teint par la dite matière : la Pourpre Royale de Tyr.

Dès la Renaissance européenne, les usages se multiplièrent. Jérôme Belquin fut célèbre pour ses incrustations sur les crosses de mousquets et de pistolets. Benvenuto Cellini fut l'un des premiers à faire des carnes en 1519.

À l'époque des Pharaons, en Egypte, on disait que les dieux se reattachaient pas à la vie d'un homme, les jours consacrés à la récolte des coquillages.

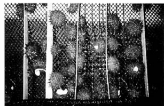
Plus près de nous, Robert Louis Stevenson écrivait : «Il vaut mieux avoir reçu en partage la passion des coquillages qu'être né millionnaire».

OURSINS ET ORMEAUX D'ÉCHINOXE

par Daniel WIMART-ROUSSEAU

La S.A.R.L. Échinoxe, implantée sur la côte ouest du Cotentin, à Pirou (50), résulte d'une conjonction d'intérêts : celui du Conseil général de la Manche, soucieux de promouvoir une aquaculture d'un type nouveau, celui de mois particuliers tentés par l'élevage des oursins.

En préambule, il n'est pas inutile de rappeler que ce département, qui possède une longue façade maritime, est devenu le premier producteur d'huîtres de France. Celles-ci sont régulièrement transportées vers un autre département réputé pour son affilage en chaires. Il produit également des moules (de bouillots et sauvages), ainsi que des « balots » ou « crans », ou scalliwags, alias *Rissoletia scalliwag* (CC. *Tempéras*, vol. 40).



Paracentrotus lividus

Pour la promotion de ces divers produits de la mer, des efforts ont été entrepris au cours des dernières années (voir le slogan : « l'huître, c'est normand... »). Mais malgré cela, la Manche souffre d'un déficit d'image. D'où un certain complexe par rapport à ses voisins bretons, et l'idée d'une aquaculture innovante.

L'oursin à longues épines, *Paracentrotus lividus*, n'est pas présent dans le Cotentin, alors qu'il l'est sur les côtes d'Armor. Climatiquement favorisée en partie ouest, la presqu'île offre pourtant elle aussi des conditions favorables. Avec les restaurants parisiens, approvisionnés jusqu'à présent par des élevages irlandais, espagnols et chiliens, un marché potentiel existe.

L'ormeau, *Rissoletia suberosata*, est un coquillage quelque peu mythique. Les pêcheurs à pied en parlent, rêvent d'en déguster, les plus anciens d'entre eux disent en avoir ramassé... Mais c'est autrefois, car aujourd'hui l'espèce est en voie de disparition et, à ce titre, protégée. Sa pêche est sévèrement réglementée : quelques autorisations sont délivrées ici ou là. On m'en a signalé une à Saint-Malo, une à Cherbourg. La vérité oblige à ajouter que le braconnage est important et que certains « plongeurs autorisés » ne sont pas très précautionneux lors de leurs collectes.

En 1990, alors que le Conseil général de la Manche affiait ses projets d'aquaculture, à cinq kilomètres au sud de Pirou, à Graville-sur-Mer, André Néron s'est déjà lancé dans l'élevage des oursins. Il est aussitôt rejoint par Sylvie Chicot et Thierry Labadie. Tous sont sans formation

particulière, mais ils sont motivés, et peuvent bénéficier des précieux conseils de l'épouse de Thierry, catégorisée à la société, fort opportunément docteur en biologie et algologue.

De leur rencontre naît « Échinoxe ». On notera que c'est « Echi... », et non « Equi... »; le jeu de mots concréétise l'objectif initial qui est l'élevage des échinodermes. La jeune société passe bientôt contrat avec le Syndicat mixte de l'Équipement du Littoral (S.M.E.L.), émanation du Conseil général de la Manche, subventionnée par ledit Conseil, par la Région de Basse-Normandie et par la C.E.E. Aux termes du contrat, « Échinoxe » devient une sorte de ferme-pilote tenue de communiquer deux fois par an les résultats de ses recherches, résultats à partir desquels le Conseil général deviendra en mesure de promouvoir l'élevage sur divers sites. A Pirou? Peut-être. L'avenir le dira. Dans l'immédiat, nos amis n'en sont pas au stade de la production, même s'ils acceptent de vendre au visiteur.

Au cours de ces cinq années, les difficultés ne leur ont pas été épargnées. Tout était à découvrir - éclosion, croissance des larves, nutrition des adultes, etc. - afin de maîtriser la chaîne dans son intégralité. Très vite, des similitudes sont apparues entre l'ormeau et l'oursin - même nourriture, mêmes installations - et l'étude des deux espèces a donc été menée simultanément dans un bâtiment de 800 m², comprenant une salle-écluse, une unité de production de phytoplancton, un local pour le broyage des algues et un hall d'élevage.

En cette fin d'après-midi de juillet, rendez-vous ayant été pris, Sylvie Chicot m'entraîne dans une visite commentée des installations. Parfois, elle reste volontairement évasive et préfère que je m'abstienne de photographier, ce que je comprends parfaitement. « La fécondation, c'est une opération facile et rapide. Les femelles sont sélectionnées, on examine les œufs et on met le sperme en fonction du nombre d'œufs. Ce qui est beaucoup plus difficile, c'est l'élevage des larves... »



Rissoletia suberosata

« Pour les oursins, l'écluse est fonctionnelle bien. Avec les adultes, nous avons encore une mortalité saisonnière dont nous cherchons à bien connaître les causes... »

Je l'interroge sur la durée de l'élevage. « Dans la nature, un ormeau est adulte entre cinq et sept ans. Ici, deux ou trois

ans suffisent, puisque les conditions offertes sont optimales. Nous supprimons l'hiver au cours duquel les sujets ne se développeraient pas. L'élevage à température constante et dans l'obscurité diminue de moitié la période de croissance. À 60-65 mm, les oursins sont commercialisables. Une installation comme la nôtre pourrait en produire deux cent mille par an. Pour l'oursin, compte-tenu des problèmes signalés, je ne garderais bien d'émettre un pronostic.

Nous circulations à travers les installations. L'unité de production de phytoplancton (je me fais confirmer qu'il s'agit uniquement de microplantes) a été rendue nécessaire par le fait que les larves, vu leur taille, ne sont pas en mesure de consommer les algues. Il faut attendre : un mois pour les oursins, trois mois pour les oursins. «À partir de souches sélectionnées, achetées à l'IFREMER ou à l'université de Coen, nous produisons notre phytoplancton. D'une quantité initiale de l'ordre d'un dl à couvrir, par accroissements successifs de volume, nous parvenons à des bacs de 300 L. Le produit est de rigueur. Il faut veiller à ne pas introduire d'autres organismes que les algues sélectionnées.

Nous voici à présent penchés au-dessus des grands bacs de plastique blanc de l'écluse. Il y en a une trentaine. Les larves s'y développent en se nourrissant de phytoplancton. Au bout d'une semaine, elles se fixent sur les parois et le pied apparaît. Lorsqu'elles atteignent 5 à 7 mm, elles sont transférées dans le hall d'élevage. «C'est très petit!» s'exclame Sylvie en me voyant les chercher du regard. «La larve d'oursin a la forme d'un minuscule escargot, qu'on appelle larve trochophore». A présent, je les vois, grosses comme des têtes d'épingle.



Local pour le broyage des algues

À la différence des autres salles, qui sont de dimensions plutôt réduites et baignées en lumière naturelle, le hall est un local immense, continuellement plongé dans l'obscurité, et agencé comme un entrepôt : tels des rayonnages, seize modules de 3,40 m de hauteur sont alignés. Ils comportent chacun deux godettes superposées, dans lesquelles circule l'eau de mer provenant d'un pompage. La plage est à 800 m. Cette eau est maintenue à 18° et oxygénée dans la réserve située au niveau du sol : un bac en béton, dont le plancher est réfrigérant ou chauffant grâce à une pompe à chaleur. Envoyée en partie supérieure des modules, l'eau redescend par gravité, alimentant ainsi les godettes qui contiennent des paniers grillagés munis de capteurs en plastique en forme de «U» où se logent les animaux. Les oursins ont la particularité d'en affectionner le dessous afin de se soustraire à la lumière, ce qui explique leur activité essentiellement nocturne. Nous le vérifions en sortant un panier hors du biléaste pour la prise de photos : ils s'empressent de se cacher sous les capteurs.

Le développement des oursins est homogène : 20 mm au bout de six mois, 4 à 5 cm au bout d'un an. Il n'en va pas

de même pour les oursins qui, à lige égal, sont de taille extrêmement variable. «Encore un mystère!» me dit Sylvie. «Question nourriture, ils ne sont pas difficiles et il faut voir comme ils sont habiles pour ouvrir une moule en glissant leurs épines me à me entre les valves».

«Les oursins et les oursins ont exactement la même alimentation : des algues collectées en large. *Leosiraia digitata* donne une couleur verte à la coquille, tandis que *Palausaria digitata* donne une couleur marron. L'approvisionnement était fastidieux jusqu'à l'arrivée de notre bateau algurier, le *Phytos*». J'ai vu, en effet, ce curieux engin amphibie sur le parking : «C'est le premier de ce genre dans la Manche. Grâce à lui, nous pouvons nous contenter d'une sortie tous les quinze jours et ramener jusqu'à deux tonnes d'algues, qui seront broyées avant d'être déversées dans les modules d'élevage».

Après m'avoir aimablement consacré près de deux heures, Sylvie Chicot me raccompagne à la sortie, où nous retrouvons ses collègues, contents d'avoir fini la journée. À la faveur de cette ultime discussion, je devine leur satisfaction devant le travail accompli depuis cinq ans. Ils ont beaucoup payé de leur personne, de leurs deniers également, malgré les aides octroyées, et sont assez fiers d'être pionniers dans ce domaine. Certes, avant eux, des installations existaient ailleurs. Il s'agissait d'élevages en milieu ouvert, comme à Guernesey, avec une petite écluse. Or, faire fonctionner une écluse de dimension industrielle est précisément la difficulté majeure. À l'étranger, que Madame Labadie semble bien connaître, il existe aussi des élevages d'oursins : en Californie, pour alimenter les restaurants, en Australie, en Nouvelle-Zélande et à Tahiti. En Afrique du Sud, c'est à titre expérimental, tout comme en Israël et au Japon, avec des écluses destinées au repeuplement. Echinoc est donc bel et bien une structure originale.

Nous évoquons son devenir, une fois les études terminées.



Bateau algurier Le Phytos

La société se lancera-t-elle dans la production et la commercialisation, si tout est «OK»? Nos amis restent évasifs : «C'est une question de rentabilité, elle-même liée à la capacité de production des installations qui, pour la recherche, ne fonctionnent que de façon partielle. Les «pousses» pour accroître la rentabilité ne sauront se faire qu'au prix d'une détérioration des conditions d'élevage. Il reste également à considérer les risques accrus de contamination : pollution d'origine extérieure, problèmes inhérents au circuit fermé, etc.

Voilà bien d'autres problèmes : «Demain est un autre jour», dit le proverbe et, manifestement, ce n'est pas encore la préoccupation de nos amis.

Echinoc n'est qu'à un kilomètre de ma maison de vacances. Je ne serai pas sans y revenir un jour prochain.

QUELQUES SOUVENIRS DES «GRANDES ANNEES»

par G. MARKENS

J'ai eu, au cours de ma vie professionnelle, à parcourir les cinq continents, avec un métier passionnant, et parfois des loisirs, souvent imprévus. C'est comme cela que commença ma passion pour les coquillages, et ce sera le premier de mes souvenirs!

NOUMÉA : 1955 - 1956

Il y avait, à ce moment-là, un avion par semaine, vol assuré par les Transports Africains Intercontinentaux (T.A.I.), devenus, plus tard, l'U.T.A. Impossible de poursuivre ma route par le même vol vers les Fidji, le lendemain... la route étant longue entre le minuscule aéroport de Tontouta d'alors et Nouméa. J'avais une journée de travail, et grâce à mes clients, je découvris alors le lagon, le grand récif, l'île des Pins. Et je vis ma première grande collection de coquillages. Coup de foudre! suivi des premières recherches à marée basse, sur le grand récif, puis des premières plongées : Nouméa, Bourail, Koné, Thio... La récolte d'alors, même pour le profane que j'étais, aurait aujourd'hui l'air d'une grande gâlerjade. Je postai un énorme colis, cadeau de celui qui devint plus tard un fidèle ami : Roger Lesage, un ancien d'une expédition, resté à Nouméa où il mourut vingt ans plus tard. Et mes propres découvertes, qu'il avait nettoyées, me furent envoyées pour mon retour en France. Et tout cela, ça n'était pas rien... des dizaines de «riges», cônes, murex et volutes. J'en ai gardé les plus beaux, précieux noyau d'une collection... si bien partie!

AUSTRALIE... Même époque.

Là, pas question de loisirs autres que les sinistres week-ends des villes de l'époque. Mais je découvris, à Sydney, la boutique de Lance Moore, juste sous le grand pont qui domine la rade : un merveilleux capharnaüm, où des milliers de coquillages avoisinaient l'art aborigène, les masques papous et les restes de requins-sciés. Année après année, j'y revins, bien souvent le soir, quand le brave Lance gardait sa boutique ouverte pour moi. Lui aussi est parti... mais il doit vendre des coquilles pour les colliers des anges. Et je découvris nombre de passionnés dont certains restent mes correspondants aujourd'hui. J'allais de Sydney à Brisbane, d'Adélaïde à

Perth... qui était alors une toute petite ville victorienne, qui allait connaître le grand boum plus tard. C'était pour moi l'étape obligatoire pour prendre un avion qui, via l'île Coco et Maurice, reliait l'Australie à l'Afrique du Sud.

JOHANNESBOURG, 1957

Chez mes clients d'alors travaillait un certain M. Boswell... à qui je montrai par hasard quelques coquillages ramenés du Pacifique. Il ouvrit des yeux stupéfaits, et me conduisit le lendemain chez sa cousine, près de Pretoria... et c'est ainsi que je fis la connaissance d'Hélène Boswell, aussi célèbre dans le monde des coquillages que le loup blanc! Ce jour-là naquit une amitié qui devait durer trente ans, trente années de correspondance et d'échanges. Chère Hélène! Je ne peux ouvrir un tiroir sans revoir les étiquettes venues : combien de centaines de coquilles n'avons-nous pas examinées ensemble? *Lolainia helena*, *Metula boswellae*, *Volucaeorbis boswelliae* et tant d'autres! Et combien de grands collectionneurs ne m'as-tu pas fait connaître? J'étais chez toi quand tu vendis, la mort dans l'âme, une de tes *folioli* à un collectionneur venu exprès d'Amérique... pour vingt-cinq mille dollars! Comme tu as bien fait, ce jour-là.

LOURENÇO MARQUES, même époque.

Je fais la connaissance de César Fernandes, surnommé «Passos», seul collectionneur de cette ville au charme extraordinaire, qui deviendra plus tard la sinistre capitale Maputo! J'y obtiendrai quantité de merveilles, dont mon premier *Coculus wilsonwardi*, ma première *Lyria gmelini*... en bénissant le Ciel d'arriver du Pacifique. La gentillesse et l'accueil des Portugais furent tels que je revins au Mozambique nombre de fois en vacances. Si mes amis, maintenant retirés au Portugal, me lisent, qu'ils sachent combien de moments merveilleux je leur dois.

OKINAWA, 1956

Atterrissage mouvementé et imprévu, après deux heures d'émotions et de secousses dans un DC4, pris dans une «queue» de typhon, alors que je me rendais à Osaka, pour une Foire Internationale! Okinawa est une gigantesque base militaire, où l'on ne voit que des dizaines d'avions, puis des

centaines de camions kaki à étoile blanche; et, sous la pluie battante, les vingt passagers verdâtres échouent dans un hôtel (très éloigné d'un Hilton), bien gardés par la «Military Police». Hasard merveilleux : je suis invité à dîner par un colonel de marines dont la femme est marseillaise! Elle me fait un aïoli, et elle collectionne les coquillages. On parle du Vallon des Auffes de mon enfance, et le lendemain matin, elle m'emmène visiter des boutiques telles que la guerre, finie depuis juste dix ans, les a laissées. Le temps est affreux, on patauge dans la boue... et elle me laisse sa voiture avec chauffeur, pour revenir plus tard. La pluie cesse, et vers la fin de l'après-midi, je me trouve dans une baraque où une grande vitrine occupe tout l'espace. La vitrine est pleine à ras bord de grandes coquilles ornage, de plusieurs espèces, toutes avec une curieuse fente, que je ne connais pas. J'en demande le prix. Certaines sont à 5 \$, d'autres, plus grandes, à 10. Mon bonhomme ne parle pas un mot d'Anglais. Persuadé que ces coquilles ont été ouvertes (comme le sont les gros «lambis» des Antilles), je trouve le prix trop élevé, marchandise sans succès, et repars avec deux spondyles américains sans valeur, à 10 \$ chacun... et je manque ce jour-là la plus belle affaire de ma vie, négligeant cinquante pleurotomales superbes!

NOUVELLE GUINÉE, 1960

Je débarque à Port-Moresby, venant de Darwin, où il faisait 45° et plus, sous la tête ondulée de ce qui tenait lieu d'aérogare. Ici, il pleut, une bonne pluie équatoriale, et on reçoit de bons jets de boue des taxis qui démarrent. Il y a de grosses entreprises en ville. C'est l'Australie coloniale! Le lendemain, il fait beau, et je me fais conduire au marché, les marchés étant souvent des sources précieuses. Les Papous, qu'on voit encore nombreux parés de paradisiens, os dans le nez et arc à l'épaule, doivent aimer les coquillages, car, sous chaque étal, il y a un tas de coquilles vides. Je ne trouverai rien, mais je pense encore aujourd'hui qu'il y avait peut-être quelques *gloriamaris* et des *valvata* parmi tous ces débris. Je trouverai en ville quelques coquilles, dont ces superbes *Papuina pulcherrima*.

HAWAÏ, 1969

Là, les collectionneurs ne manquent pas. J'y ferai la connaissance de nombreux grands collectionneurs, et Pat Burgess m'offrira son livre dédié sur les cyprées. Et j'irai même, pendant un week-end, invité par Ellis Cross, éditeur du *Hawaiian Shells News*, draguer en mer sur son superbe bateau. Nous ramènerons des tonnes de sable, de corail mort, d'éponges, mais aussi quelques superbes *Coum spiciferi*, et Ellis me donnera, avec sa généreuse gentillesse, un

assortiment de coquilles locales. Ce fut une étape glorieuse!

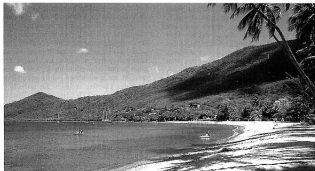
AUX MALDIVES, 1971 - 1972

En vacances à Ceylan, pas encore devenu le Sri Lanka, je suis tellement déçu par les hôtels minables, la crasse généralisée, les transports toujours en panne sur des routes impossibles, dans ce paradis raté qu'était la République populaire de la chère Mme Bandanaraïke, sa glorieuse présidente. Ma femme et moi décidons de partir pour les Maldives. Chose faite, et nous atterrissons le même jour sur le tout petit terrain de Malé, dans un petit Havilland Heron datant de la guerre! Ce n'était pas encore le rush touristique, loin de là! Nous allâmes dans la petite Ile de Bandos, sur laquelle il y avait alors dix (oui, dix!) minuscules bungalows aussi sommaires que possible. La cuisine était le poisson que nous pêchions (à vingt mètres de notre lit, sur le «tombant») et riz au curry, parfois quelques carottes arrivées par miracle. Mais quelle aventure! Des îles miraculeuses, une population adorable, des récifs d'une beauté incroyable... et même le parfait débutant y trouverait des coquilles!

Mais la grande surprise me sera réservée un matin à Malé, que nous allons visiter. Fouinant dans les boutiques, je tombe sur une petite vitrine dans laquelle trône, sur un petit coussin une superbe *Cypraea leucodora*. Je n'en avais jamais vu, en dehors des livres. Pensant faire l'affaire du siècle, dans ces Maldives à peine ouvertes aux premiers touristes, j'en demande le prix. Mille dollars, m'écrit le marchand sur un petit papier. Je marchandise, comme il se doit en Orient. Nous finissons par tomber d'accord sur huit cents dollars. Je repars dans mon île, en reviens avec mes «travellers» en dollars. Mon bonhomme, qui, visiblement, n'a jamais vu un chèque de voyage, refuse tout net, convaincu que je «cherche à l'avoir», et me secoue des billets verts devant le nez. Aucun succès, non plus, à la banque, où on me demande de convertir d'abord mes chèques en roupies, puis de racheter des dollars-papier. Coût de l'opération : quinze pour cent! Revenu en France, je publie cette histoire dans le *Hawaiian Shell News* et dans *La Conchiglia*... pour apprendre peu après qu'une collectionneuse italienne avait fait spécialement le voyage en un rapide aller et retour pour acheter la *leucodora*. Les souvenirs ne manquent pas aux vieux collectionneurs! C'est la place qui manque... mais peut-être, dans un prochain numéro de notre *Xeno*, vous raconterai-je quelques autres souvenirs des temps si heureux où collectionner et échanger les coquillages étaient des plaisirs de gentlemen. Les choses changent... «sic transit gloria mundi!»

MARTINIQUE, 10 ANS APRES

par Régis DELANNOYE



Collecteur depuis une quinzaine d'années, je m'intéresse à toutes les espèces de la région Caraïbes et plus particulièrement à celles du littoral (jusqu'à 15 mètres de fond). De retour en Martinique 10 ans après l'avoir quitté, plusieurs constats peuvent être établis concernant l'évolution des biotopes et le peuplement des fonds marins dans la zone qui m'intéresse.

Depuis toujours les fonds marins des Antilles sont régulièrement mis à rude épreuve par le passage de tempêtes tropicales ou de cyclones. L'année 1995 aura d'ailleurs été un modèle du genre. Fragilisée par la nature, un choc peut perturber ou parfois bouleverser la vie de ces fonds. La décennie qui vient de s'écouler a amené en Martinique, un profond changement.

L'évolution démographique et le développement touristique en sont les causes principales.

Je me souviens de ces endroits facilement accessibles où par quelques mètres de fond je pouvais observer porcelaines, cônes, murex, strombes ou volutes pour ne citer que ceux-là. La construction de routes et de logements, où le "tout à la mer" remplace parfois le tout à l'égout, ont en raison de ces lieux privilégiés.

L'expansion du tourisme à quoi il a été amené la construction de "marinas" ou d'aménagement de plages qui ont eu des effets importants sur la faune ou la flore. Le

tourisme "aquatique" n'a fait qu'accentuer les choses. Certaine ancre, sont quotidiennement visitées par des plongeurs en bouteilles ou en apnée. Les prélèvements exagérés ont rendu ces endroits pratiquement désertiques.

Il existe également des causes secondaires qu'il ne faut surtout pas sous-estimer comme par exemple la pêche intensive et incontrôlée des oursins qui rend les cassidae de plus en plus rares. Même le fameux *Strombus Gigas* est lui aussi menacé de disparition du fait de sa consommation immédiate... et la liste pourrait encore s'allonger car rien n'est fait concernant la protection des espèces.

Comment les biotopes ont-ils évolués dans ces fonds ? Du platé, quels sont les dégâts ?

Parlons des fonds qui ont changé d'aspect du fait de constructions ou d'aménagements de sites. En règle générale, la faune est systématiquement détruite, ensevelie par les matériaux. La chaîne alimentaire étant interrompue de nombreuses espèces disparaissent.

Viennent ensuite les fonds qui sont agressés par la pollution urbaine et industrielle. Là, le constat est catastrophique. Les fonds sont morts. Certes, vous trouvez parfois quelques murex ou vaseux qui résistent ou ne sait comment, mais dont la coquille est attaquée et les coquilles ternies. Fire, j'en sais à me demander si ceux qui subsistent ne sont pas séchés car cela fait bien longtemps que je n'ai pas observé de jeunes spécimens. La vase, les coraux morts, les débris de tous genres sont le triste spectacle qui nous reste à contempler. Et là, le temps ne fera qu'aggraver le processus

si des mesures ne sont pas prises immédiatement pour régler ce problème. Certaines villes sont bien équipées d'une station d'épuration, mais leur nombre ou leur efficacité ne sont pas suffisants.

Il est, à mon avis, inutile de se voiler la face ou d'appliquer la politique de l'autruche, les fonds du littoral Martiniquais ne sont plus que l'ombre d'eux mêmes.

Que faire pour éviter ce désastre ?

Il est impératif que les pouvoirs publics prennent des mesures radicales pour la protection de l'environnement marin en Martinique. Il existe bien en théorie des lois, mais celles-ci ne sont guère respectées. La "mortalité" de la Martinique complique parfois les choses. Il est également indispensable que nous tous, qui aimons la mer, respections, plus que n'importe qui, l'ABC du collectionneur et du plongeur, à savoir limiter les prélèvements, remettre les pierres à l'endroit quand on les a retirées, etc...

Il faut cependant signaler qu'il existe une réserve naturelle sur la presqu'île de la Caravelle, mais là aussi il convient d'être prudent car lorsque l'on voit l'expansion que prennent les arbres de cette réserve, il y a fort à parier que

d'ici quelques années les espèces qui y vivent subissent le même sort que celles citées plus haut.

Pourtant je reste optimiste en tant que collectionneur car je suis persuadé que les fonds marins de l'île aux Fleurs nous réservent encore des surprises dans la découverte de nouvelles espèces. Quelques unes de mes expériences sont éblouissantes à cet égard, spécialement en ce qui concerne les microgastropodes, mais cela est une autre histoire.

NDLR : L'article de R. DULANNOYE suscite l'espoir de faire quelque chose pour redresser la situation des fonds littoraux de la Martinique, par des mesures de protection et de réhabilitation.

Xenophona propose la création d'un atelier de travail sur cette question qui associerait amateurs (et amoureux) des Antilles ainsi que quelques professionnels de la biologie marine intéressés par cette région. Nous en comptons quelques uns, d'ailleurs, parmi nos lecteurs.

Ecrivez à la rédaction (Atelier ANTILLES) qui se chargera de mettre toutes les bonnes volontés en relation.



INFORMATION

DESTINATION COQUILLAGES (Association Loi 1901)

Exposition permanente

sur la plage Caraïbe, à Pointe-Noire (97116 - GUADELOUPE)

Découvrez les coquillages fabuleux du monde entier.

Ouverture : 10-12 H, 16-18 H, et sur rendez-vous pour les groupes.

Tél : 98.24.37, Fax : 98.15.07



RETOUR A MADININA * Christian PADRONES

... Fond Boucher, Fond Boucher, même fond !

Ce lieu protégé du tourisme ne'avait procuré, il y a quelques années, l'essentiel de ma collection en 13 mois de plongées.

Champs d'anémones, rochers, énormes galets, tout était recouvert d'un épais tapis de limon, comme si la Caraïbe avait recouvert ses fonds d'un gigantesque linceul.

Mes autres plongées, ailleurs, n'ont pas été meilleures.

Les cyclones sont passés par là. Et l'essentiel de ma récolte n'a été effectué que sur les grèves.

Pour retourner le coquillage dans la plaie : les récits des marchands à la Savanne, à Port de France, et ceux des pêcheurs, sur les récoltes vraies ou supposées.

Mais les retrouvailles avec les amis bresques et antillais nous ont réchauffé le cœur et cela est beaucoup aussi.

A la Savanne, avant notre départ, j'achetais un superbe Cyranium raderi, et une Volute musica du Venezuela (bien bossue et des varices assez saillantes) à Mr Mailly qui très gentiment m'a fait voir une partie de sa superbe collection, notamment les Phyloptera, spectrum et diva phyloptera.

1982 - 1985 jamais deux sans trois, di-on.

* : Madinina, nom donné à la Martinique par les Indiens Aruwaaks, premiers occupants de l'île.

CABINET CONCHYLOGIQUE SYLVAIN LE COCHENNEC

COQUILLAGES DE COLLECTION

► SPECIALISTE DEPUIS 1979 - EXPERTISES ◀

LISTES DE PRIX SUR DEMANDE

26 rue Pascal • 75005 PARIS

► Tél. : (1) 45.35.34.13 • Fax : (1) 47.07.85.20 ◀

SPECIALISTE AUSTRALIE-PHILIPPINES-EGO AFRIQUE

R.C.S. PARIS 08 N° 249 642 942



TUBES - BOÎTES

Injéctés en polystyrène cristal

•

Nombreux modèles standard
en stock

•

Documentation et tarif
sur demande

•

Ets CAUBÈRE

21, rue de la Gare

77300 YEBLES

Tél. 64.42.57.77/Fax 64.42.57.71



FEMORALE

Seashells and Landsnails
South America - World-wide
High quality in common and
rare shells. • FREE LIST •

Cx. p. 15259 - Sao Paulo SP - BRASIL - 01599

Phone (011) 279-9482

Jose & Marcus



ATLANTIC

WORLD WIDE SEA SHELLS
HIGH QUALITY FAST SERVICE
ALL FAMILIES IN STOCK
FROM COMMON TO ULTRA RARE

FREE PRICE LIST ON REQUEST

P.O. BOX 4136 SPA. HONOLULU
4412 Manoa Rd - Postage
Tel. : (813) 238-9282
Fax : (813) 238-9287

Coquillages décoratifs
et de collection
Bijouterie en nacre et coquillages

A. CREUSE

VENTE EN GROS EXCLUSIVEMENT

14, rue de Brequerbecq

62200 BOULOGNE-SUR-MER - Tél. 21.80.17.18



*The Abbey
Specimen Shells*

SPECIALIZED SERVICE IS OUR SPECIALTY

THE VERY HIGHEST QUALITY SPECIMENS
AT THE VERY BEST OF PRICES
LARGEST SELECTION IN THE COUNTRY OF UNCOMMON
TO EXTREMELY RARE SPECIES ALWAYS IN STOCK.

BUY-SELL-TRADE/P.O. Box 3010, Santa Barbara, CA 93130-3010, U.S.A.
phone : best times : 10am to 4pm, (weekdays), California time! (805) 963-0228

FLASH... FLASH... FLASH..

Nous vous remercions d'adresser vos annonces, comptes-rendus de section (bourse, exposition, etc.) et calendriers de manifestations diverses à :

Danièle WANTIEZ
88, rue du Général-Lederc
95210 Saint-Gratien

qui est chargée dorénavant de les collecter.

COURRIER..

Pour nous aider dans le traitement du courrier, portez votre N° d'adhésion sur toute correspondance qui vous nous adressera. Ce numéro est porté en haut et à droite de votre étiquette adresse.

Le secrétaire

Marc

LES OLIVELLA

SOUS - FAMILLE DES OLIVELLINAE

FAMILLE DES OLIVIDAE

par P. LEPETIT

Photos : J.L. Moretti

I - INTRODUCTION

La famille des Olividae est très appréciée des collectionneurs pour ses coquilles lisses, brillantes et colorées, et principalement pour celles du genre *Olive* stricto sensu (sous-famille des Olivinae). En fait, les Olividae forment une famille polymorphe dont la systématique reste actuellement difficile à établir. A côté des *Olive* s.s. qui sont des espèces cosmopolites vivant dans le sable des mers chaudes, et de leurs apparentés des genres *Agassalis* et *Olivacallaria* appartenant à la même sous-famille des Olivinae, il faut citer les *Ancillae* et les *Anasalis* de la sous-famille des Ancillinae, caractérisée par des coquilles plus renflées, à spire plus haute et ouverture plus large que chez les *Olive* s.s. Les Ancillinae sont des espèces plus difficiles à obtenir que les Olivinae car beaucoup d'entre elles vivent en eau profonde. Enfin, les *Olivella* (sous-famille des Olivellinae), faisant l'objet du présent article, sont aussi communes que les *Olive* s.s. car, comme ces dernières, elles affectionnent le sable peu profond des eaux tropicales. Cependant, elles sont quelque peu délaissées actuellement par les collection-

neurs. Est-ce en raison de leur petite taille? - les plus grandes d'entre elles dépassent difficilement vingt-cinq millimètres - ou de la pauvreté bibliographique les concernant? Les *Olivella* sont aisément représentées sur les listings des marchands alors que ce sont des espèces très attrayantes et colorées malgré leur faible taille. On recense plus de cent quarante espèces d'Olivellinae, tant actuelles que fossiles, et leur décompte est loin d'être clos, car on découvre et décrit fréquemment de nouvelles espèces.

Le présent article ne se propose pas d'établir une révision systématique des Olivellinae. Sa seule ambition est de susciter la curiosité et l'intérêt du lecteur et collectionneur, en examinant succinctement, mais avec précision, toutes les particularités concernant cette très riche sous-famille des Olividae. Nous allons successivement évoquer la position des Olivellinae dans la classification, la forme de la coquille, l'animal et son mode de vie, l'histoire évolutive du groupe et la répartition actuelle des espèces. Enfin, accompagnant cet article, une iconographie illustrant une quarantaine d'espèces actuelles donnera un aperçu de toute la beauté et diversité des *Olivella*.

II - RAPPEL CONCERNANT LA CLASSIFICATION DES OLIVIDAE

Le tableau ci-dessous récapitule la classification actuelle des Olividae, qui comprennent trois sous-familles. Pour chacune de celles-ci, sont rappelés les caractères distinctifs concernant tant la coquille que l'animal, et cités les genres actuellement retenus.

	Caractéristiques succinctes	Genres actuels
Sous-famille des Olivinae	Coquille avec suture ouverte et canaliculée Animal avec tête distincte, portant tentacules et yeux Opercule absent Radula comportant environ cent rangées de dents, la dent centrale de chaque rangée étant triangulaire	<i>Olive</i> Brugolte, 1789 <i>Olivacallaria</i> d'Orbigny, 1840 <i>Agassalis</i> Gray, 1839 <i>Anasalis</i> Gray, 1838 <i>Senhobis</i> Dall, 1889
Sous-famille des Olivellinae	Coquille avec suture ouverte et canaliculée Animal avec tête indistincte, sans tentacules ni yeux Opercule chitineux, facultatif	<i>Olivella</i> Swainson, 1831 <i>Angiolilla</i> Clouston, 1936 <i>Bellifera</i> Peile, 1922

	Radula comportant environ cinquante rangées de dents, la dent centrale de chaque rangée étant multicauspide	
Sous-famille des Ancillinae	Coquille avec suture fermée Une mince callosité primaire recouvre la spire, doublée parfois d'une callosité secondaire épaisse Animal à tête distincte, et tentacules, mais sans yeux Opércule chitineux présent Radula comportant environ quatre-vingt rangées de dents; la dent centrale de chaque rangée avec trois causpides principales, entre lesquelles sont placées deux indentations plus petites	<i>Ancilla</i> Lamarck, 1799 <i>Ancilla</i> Gray, 1857 <i>Ancillina</i> Iredale, 1936 Ansell H. & A. Adams, 1847 <i>Graecostella</i> Thiele, 1925 Eburni Lamarck, 1801 <i>Terrasacilla</i> von Martens, 1904
La classification plus fine des Olivellinae en genres et sous-genres sera envisagée en même temps que l'étude morphologique de la coquille.		

III - DESCRIPTION DE LA COQUILLE

Les Olivellinae ont de petites coquilles (ne dépassant guère plus de vingt-cinq millimètres pour *Olivella* (*Coffinax*) *lyelliana*, la plus grande des Olivellinae), plus étroites et avec une spire plus haute que chez les *Olivis* s.s. La suture ouverte est plus ou moins échancrée et canalisée. On observe généralement un pli ou torsion, plus ou moins marqué à l'extrémité antérieure de la columelle, et le bord columellaire de l'ouverture (le **pilier de la columelle**), au-dessus de ce pli, peut être concave ou fortement excavé suite à une résorption secondaire. Une **callosité columellaire**, ou **callosité pariétale**, est plus ou moins développée le long de la lèvre interne. Cette callosité pariétale s'arrête à l'extrémité postérieure de l'ouverture chez les espèces du sous-genre *Mitrella*, ou bien, le plus souvent, s'étend au-dessus de l'ouverture jusqu'à la suture, ou dépasse celle-ci, recouvrant la spire, mais laissant la suture ouverte. La callosité pariétale est très développée chez les espèces des sous-genres *Dactyloella* et *Mitrella* où elle épaissit les tours de la spire, masquant la pigmentation primaire de celle-ci sous une couche épaisse de teinte uniforme, crème ou blanchâtre. Chez les espèces du sous-genre *Olivella* s.s. les dépôts callositaires à la surface des tours de la spire sont très fins, ou bien, ils ne s'étendent pas au-delà de la suture, si bien que la pigmentation initiale de la spire n'est jamais masquée.

Sur le pilier de la columelle, on observe une structure plus ou moins complexe, constituée de plis ou rides plus ou moins serrés et larges, et servant d'ancrage au muscle rétracteur. Cette structure, dans sa forme la plus simple, consiste en un unique pli ou torsion, à l'extrémité antérieure de la columelle (sous-genres *Olivis* et *Cypridella*).

Chez les espèces du sous-genre *Coffinax*, ce pli antérieur est plus large, et sa surface secondairement ridée de minuscules plis, alors que le pilier de la columelle, au-dessus, demeure entièrement lisse.

Chez les espèces des sous-genres *Dactyloella* et *Mitrella*, les plis sont concentrés sur un rebord saillant et surélevé au centre du pilier. Ce rebord peut présenter à sa partie supérieure un pli plus marqué, semblable à une dent projetée (sous-genre *Mitrella*).

Chez la plupart des Olivellinae, la portion du pilier de la

columelle supportant les plis est droite, mais chez certaines espèces, elle peut être fortement concave.

Dans le premier cas, les plis forment comme une bobine s'enroulant autour de l'axe de la columelle, et ils se poursuivent sans modification à l'intérieur de l'ouverture. Ces plis peuvent alors être uniformément fins (sous-genre *Dactyloella*), fortement marqués sur tout le pilier de la columelle (sous-genre *Lamprodonta*), ou fortement marqués mais concentrés seulement à l'extrémité antérieure de la columelle (sous-genre *Zonocilla*).

Dans le second cas, la concavité du pilier de la columelle est le résultat d'une résorption secondaire qui fait apparaître les plis brutalement interrompus, comme coupés au couteau à leur extrémité interne. Ces plis peuvent alors être présents sur tout le pilier, comme chez les espèces du sous-genre *Olivella* s.s., ou bien être absents, laissant le bord columellaire entièrement lisse, comme chez les espèces du sous-genre *Pachyella*.

Les genres *Aspidella* et *Bellioia* sont caractérisés par des espèces exemptes de callosité columellaire. Un pli marqué, situé à l'extrémité antérieure de la columelle et surmonté de rides très fines, caractérise les espèces du genre *Aspidella*. Chez le genre *Bellioia*, ces rides sont absentes, laissant apparaître le pilier columellaire totalement lisse au-dessus d'un unique pli marqué à l'extrémité antérieure de la columelle.

Chez la plupart des Olivellinae, la face interne de la lèvre externe est totalement lisse, mais chez les espèces des sous-genres *Mitrella* et *Dactyloella*, de fines rides parallèles tapissent la lèvre coxale en regard de l'ouverture.

Un opércule très fin et chitineux, insuffisamment large pour obturer totalement l'ouverture, est présent chez les espèces des sous-genres *Olivis*, *Dactyloella*, *Lamprodonta*, *Margareta*, *Mitrella*, *Micaxa*, *Pachyella*, et des genres *Aspidella* et *Bellioia*.

L'opércule est absent chez les espèces des sous-genres : *Olivella* s.s. *Orthogymna* et *Mitrella*.

Chez les Olivellinae, la **bande fasciculaire** ne recouvre en général qu'un tiers ou moins de la surface du dernier tour. Son bord commence au coin inférieur de la lèvre externe ou un petit peu au-dessus.

On revient aux caractères ci-dessus énumérés concernant l'étendue de la callosité columellaire et la forme des plis.

bordant le pilier de la columelle, pour établir la classification des Olivellinae en genres et sous-genres.

IV - CLASSIFICATION DES OLIVELLINAE

1) - Genre *Olivella* Swainson, 1831

- 1) - Sous-genre *Olivella* s.s. Type : *ovata* (Wood, 1828)
- 2) - Sous-genre *Callianax* H. & A. Adams, 1853. Type : *biplicata* (Sowerby, 1825)
- 3) - Sous-genre *Capitellina* Iredale, 1924 (synonyme : *Russellia* Cotton & Godfrey, 1932). Type : *atropala* Adams & Angus, 1864
- 4) - Sous-genre *Dacrydiella* Woodring, 1928. Type : *anaxora* (Duclos, 1835)
- 5) - Sous-genre *Dacrydiella* H. & A. Adams, 1853. Type : *ovata* (Say, 1822)
- 6) - Sous-genre *Lamprodelta* Swainson, 1840. Type : *rolatella* (Lamarck, 1811)
- 7) - Sous-genre *Macginitella* Olsson, 1926. Type : *watermani* MacGinitie, 1940
- 8) - Sous-genre *Macginitella* (?) Olsson & Harbison, 1953. Type : *jugalis* (?) Olsson & Harbison, 1953 (Pliocène de Floride)
- 9) - Sous-genre *Alicane* Gray, 1858. Type : *ovata* (Lamarck, 1808)

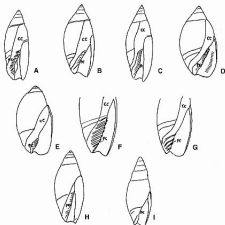
- 10) - Sous-genre *Miosifera* Olsson, 1956. Type : *perplexa* Olsson, 1956
- 11) - Sous-genre *Miosifera* Olsson, 1956. Type : *minuta* (Link, 1807)
- 12) - Sous-genre *Olivina* d'Orbigny, 1841. Type : *teuchelasma* d'Orbigny, 1841. = *parvula* (Duclos, 1840)
- 13) - Sous-genre *Orthopyxista* Klappenbach, 1962. Type : *formicivora* Klappenbach, 1962
- 14) - Sous-genre *Pachyostoma* Olsson, 1956. Type : *callosifera* (Sowerby, 1825)
- 15) - Sous-genre *Paradidrella* (?) Gilbert, 1960. Type : *impressa* (?) Vasseur, 1881 (Éocène de Bassin parisien)
- 16) - Sous-genre *Tariffia* (?) Olsson & Harbison, 1953. Type : *jugalis* (?) Olsson, 1922) (Miocène de Costa Rica)
- 17) - Sous-genre *Zenoidella* Olsson, 1956. Type : *anaxora* (Duclos, 1835)

2) - Genre *Jaspidea* Olsson, 1956

Sous-genre *Jaspidea* s.s. Type : *jaspidea* (Ormelin, 1791)

3) - Genre *Bellifera* Peile, 1922 - (syn. *Grammatina* Iredale, 1924)

- 1) - Sous-genre *Bellifera* s.s. Type : *brazieri* (Angas, 1877)
- 2) - Sous-genre *Olivellopsis* Thiele, 1929. Type : *simplex* Peile, 1927



SCHEMA N° 1 : Illustration de la variation morphologique des coquilles (d'après A. A. 0018808)

- A - *Olivella (Olivella) ovata* (Gmelin, 1791) : coquille légèrement tournée par rapport à l'ouverture, de façon à montrer la profonde excavation du pilier de la columelle
 B - *Olivella (Dacrydiella) ovata* (Say, 1822)
 C - *Olivella (Dacrydiella) anaxora* (Duclos, 1835) : coquille légèrement tournée par rapport à l'ouverture, de façon à montrer le pilier de la columelle exempt de concavité

- D - *Olivella (Miosifera) minuta* (Link, 1807)
 E - *Olivella (Callianax) biplicata* (Sowerby, 1825)
 F - *Olivella (Lamprodelta) rolatella* (Lamarck, 1811)
 G - *Olivella (Zenoidella) anaxora* (Duclos, 1835)
 H - *Jaspidea jaspidea* (Gmelin, 1791) : absence de callosité columellaire
 I - *Bellifera ovata* (Duclos, 1835) : absence de callosité columellaire

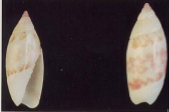
(Symboles : CC : Callosité columellaire ou callosité parietale. PC : Pilier de la columelle)

LES OLIVELLA

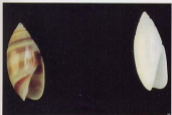
SOUS - FAMILLE DES OLIVELLINAE

FAMILLE DES OLIVIDAE

- 1 - *Olivella olivacea* (Gmelin, 1791). Miami, Floride (15 mm)
- 2 - *Olivella olivacea* (Gmelin, 1791). Santa-Cruz, Espírito Santo, Brésil (18 & 22 mm)
- 3 - *Olivella floridula* (Duclos, 1853). Floride (12 mm)
- 4 - *Olivella (Dactylidella) dentata* (Reeve, 1850) - *Au centre* : forme nominale du Vénézuëla (14,5 mm) - *A gauche et à droite* : forme *monilifera* (Reeve, 1850). Andia (11 mm)
- 5 - *A gauche* : *Olivella (Nitidella) deflata* Klappenbach, 1964. Espírito Santo, Brésil (11 mm) - *A droite* : *Olivella sublinea* Olsson, 1956. Fort Desoto Park, Floride (13 mm)
- 6 - *Olivella petiolata* (Duclos, 1835) - *A gauche et à droite* : Aruba (12,5 et 10 mm) - *Au centre* : Guadeloupe (15 mm)
- 7 - *Olivella (Dactylidella) pusilla* (Marrat, 1871). Tatpon Springs, Floride. Dans sable, par -2 m (30mm)
- 8 - *Olivella (Dactylidella) mutica* (Say, 1822). Floride (89 mm)
- 9 - *Olivella (Nitidella) minima* (Link, 1807) - *A gauche et au centre* : Martinique (89 mm) - *A droite* : forme blanche d'Aruba (7,5 mm)
- 10 - *A gauche* : *Olivella insarta* Sowerby, 1915. Fort Desoto Park, Floride (7 mm) - *A droite* : *Jaspilola blanda* (Ford, 1898). Cat Island, Bahamas. Dans sable, par -10 m (7 mm)
- 11 - *Jaspilola jaspilata* (Gmelin, 1791). Sud-est de la Floride (21 et 17 mm)
- 12 - *A gauche* : *Olivella (Alingulidella) rotunda* Dall, 1889. La Barbade. Dragée par -55 m (11 mm) - *A droite* : *Olivella (Alingulidella) fusocincta* Dall, 1889. La Barbade. Dragée par -100/155 m (10 mm)
- 13 - *A gauche* : *Olivella (Olivella) pusilla* (Duclos, 1840). Bahía Carraseras, Chubut, Argentine. Sur fond sableux, par -20/25 m (11 mm) - *Au centre* : *Olivella (Orbigastrella) firmisearis* Klappenbach, 1962. Uruguay (12,5 mm) - *A droite* : *Olivella (Olivella) plana* (van Idering, 1909). Golfo Nuevo, Chubut, Argentine. Sur fond sableux, par -15/30 m (10 mm)
- 14 - *Olivella (Micausa) subpunctata* (Duclos, 1842). Baie de Limagers, Benguela Province, Angola (15 et 13,5 mm)
- 15 - *Olivella (Micausa) sumi* (Lamarck, 1811) - *A gauche et au centre* : Baie de Santa Maria, Benguela Province, Angola. Par -1 m, dans sable (13 et 11 mm) - *A droite* : Baie de Mossato, sud de Luanda, Angola (12,5 mm)
- 16 - *Olivella punctata* (Duclos, 1835) - *A gauche* : Baie de Limagers, Benguela Province, Angola (16 mm) - *A droite* : Baie de Luanda, Angola. Dans sable, par -1 m (15 mm)
- 17 - *Olivella olivacea* (Wood, 1828) - *A gauche* : Bahía Los Angeles, Golfe de Californie, Basse Californie, Mexique. Sur sable, par -0,5 m (22 mm) - *A droite* : Punta Escolla, Golfe de Californie, Basse Californie, Mexique. Sur sable à marée basse (8 mm)
- 18 - *Olivella gracilis* (Broderip & Sowerby, 1829). Jahueta Bay, Nayarit, Mexique. Dragée par -10 m (20 et 17 mm)
- 19 - *A gauche* : *Olivella (Dactylidella) anaxora* (Duclos, 1835). Los Angeles Bay, Jalisco, Mexique. Dragée entre -8 et -20 m sur fond boueux (17 mm) - *Au centre et à droite* : *Olivella tegula* (Duclos, 1835). Los Angeles Bay, Jalisco, Mexique. Sur sable entre rochers (12/12,5 mm)
- 20 - *A gauche* : *Olivella alata* Burch & Campbell, 1963. Altata, Simolou, Mexique. Dragée entre -2 et -5 m sur fond sableux (6 mm) - *Au centre* : *Olivella flexuosa* Berry, 1958. Cholla Bay, Golfe de Californie, Sonora, Mexique (8,5 mm) - *A droite* : *Olivella olivacea* Burch & Campbell, 1963. Los Angeles Bay, Jalisco, Mexique. Dragée entre -15 et -20 m sur fond boueux (8 mm)
- 21 - *A gauche* : *Olivella (Dactylidella) pusilla* (Lamarck, 1811). Playa Novellera, Nayarit, Mexique. Sur sable à marée basse (7 mm) - *A droite* : *Olivella olivacea* (Marrat in Sowerby, 1871). Isla Espíritu Santo, Golfe de Californie, Basse Californie, Mexique (7 mm)
- 22 - *Olivella (Callinax) duplicata* (Sowerby, 1825) - *A gauche* : Morro Bay, nord de Basse Californie, Mexique (27 mm) - *A droite* : Point Sono, nord de Basse Californie, Mexique (23 mm)
- 23 - *A gauche* : *Olivella (Callinax) harrisi* (Carpenter, 1864). Alamitos Bay, nord de Basse Californie, Mexique (12 mm) - *A droite* : *Olivella (Callinax) insarta* Carpenter, 1857. Cabo Palms, Basse Californie, Mexique. Sur sable, entre rochers, à marée basse (11,5 mm)
- 24 - *Olivella (Callinax) gymna* Berry, 1938. Californie, U.S.A. (9 et 10 mm)









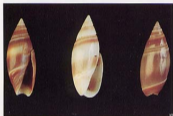
Olivella (Lamprodonta) volutella (Lamarck, 1811)

A gauche : Nayarit, Mexique. Par - Im, sur sable (26 mm)

A droite : Vera Cruz, Panama (25 mm)



A gauche : *Olivella (Pachyoliva) columellaris* (Sowerby, 1825). Chan Chan, Pérou (11,5 mm) - Au centre : *Olivella (Pachyoliva) senistriata* (Gray, 1839). Playa Jaco, Costa Rica (16,5 mm) - A droite : *Olivella (Pachyoliva) senistriata* (Gray, 1839). Ica, Pérou (13 mm)



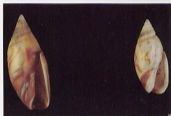
Olivella (Zossetella) zosseti (Duclos, 1835)

A gauche et à droite : Los Angeles Bay, Jalisco, Mexique.

Dragée entre -7 et -20 m, sur fond boueux (16 et 15,5 mm)

Au centre : Manzanillo, Colima, Mexique.

Dragée par -33m (16,5 mm)



A gauche : *Olivella (Niteoliva) morriani* Carpenter, 1857.

Bahia Matanchon, Nayarit, Mexique.

Dragée entre -6 et -18 m, sur fond boueux (8 mm) -

A droite : *Olivella (Niteoliva) morriani* Obson, 1956. Sayulita, Nayarit, Mexique. Sur sable, à marée basse (6,5 mm)



A gauche : *Olivella borealis* Golikov, 1967. Pojiet, sud de Vladivostok, Russie, mer du Japon. Par -5 à -10 m (11 mm)

A droite : *Olivella (Cupidoliva) ayaxpa* Adams & Angus, 1864. Esmouth, nord-ouest de l'Australie. Dans sable, par -3 à -6 m (8 mm)



Belloliva trilinea (Duclos, 1835). Albany, sud-ouest de l'Australie. Dans sable, par -10 m (13 et 12,5 mm)

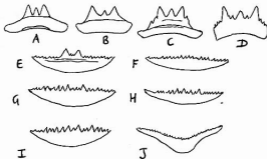
V - ANIMAL ET MODE DE VIE

A la différence des *Olivæ* s.s., les *Olivellinae* n'ont ni acmérites ni yeux, et leur pied ne s'étend pas aussi loin vers l'arrière, car il ne dépasse jamais le sommet de la spire. Le pied est divisé en deux parties par un profond sillon transversal, le **sillon propodial**. La section antérieure à ce sillon, ou **propodium**, est plus courte, triangulaire ou en forme de becquet, et souvent fendue en deux parties au milieu. Les deux bords latéraux du propodium sont projetés latéralement en forme d'ailes, ou effilés pour former deux appendices plus ou moins longs. La section postérieure, ou **métapodium**, est généralement large, arrondie, ou formant un bord droit à son extrémité postérieure. Lorsqu'il est totalement étalé, le métapodium peut se plier latéralement de façon à toucher, voire même à recouvrir le sommet de la coquille. Le **siphon**, prolongement tubulaire du manteau, est long et droit. Le manteau possède à l'arrière un petit filament s'appliquant contre la suture, et qui joue vraisemblablement un rôle sensoriel. Ce filament obture le sillon suturel de la spire lorsque l'animal se déplace hors de la coquille, mais lorsqu'il se rétracte à l'intérieur de celle-ci, le filament reste appendu au-dehors.

Il n'y a pas de tête différenciée. La portion de celle-ci est indiquée par le **sac buccal** ou **sac radulaire**, situé juste en arrière du sillon propodial. La bouche s'ouvre sur la face ventrale du pied, à l'extrémité antérieure du métapodium, juste derrière le sillon propodial.

Lors de l'alimentation, la bouche se projette pour former une petite trompe, et la radula effectue des mouvements pour râper les aliments et les transporter vers l'estomac.

Les *Olivellinae* sont carnivores, se nourrissant principalement de foraminifères et microcrustacés tels que copépodes et ostracodes, voire de petits bivalves. Les dents radulaires s'usent lors de l'alimentation et sont continuellement remplacées par de nouvelles. La radula des *Olivellinae* est nettement différente de celle des *Olivinae*. Chez les *Olivæ* s.s., le ruban radulaire est long et étroit, et comporte environ une centaine de rangées de dents. La dent centrale de chaque rangée, dite **dent rachidienne**, est tricuspidée. Chez les *Olivellinae*, le ruban radulaire est plus court et plus large, comportant environ une cinquantaine de rangées de dents. La dent rachidienne est multicuspide, les cuspidés variant par leur taille, leur nombre et leur espacement, selon les sous-genres et les espèces, comme l'illustre le schéma n° 3.



SCHEMA N° 3 : Exemples de dents rachidiennes chez les *Olivellidae* (d'après A.A. OLSSON)

- A - *Olivæ porphyria* (Linné, 1758). Baie de Panama. Largeur radelle : 0,18 mm
- B - *Jaspideña jaspidea* (Gmelin, 1791). Floride. Largeur radelle : 0,068 mm
- C - *Agarostia sericea* (Lamarck, 1811). Panama. Largeur radelle : 0,18 mm
- D - *Amalda* (*Baryspira*) *aurivilla* (Sowerby, 1830). Nouvelle-Zélande. Largeur radelle : 0,011 mm
- E - *Olivella nivea* (Gmelin, 1791). Floride. Largeur radelle : 0,4 mm
- F - *Olivella* (*Dactyloida*) *basica* (Say, 1822). Floride. Largeur radelle : 0,1 mm
- G - *Olivella adalar* Olsson, 1956. Floride. Largeur radelle : 0,18 mm
- H - *Olivella* (*Pachyoliva*) *colosseharis* (Sowerby, 1825). Pérou. Largeur radelle : 0,16 mm
- I - *Olivella* (*Nitidifusa*) *minuta* (Linné, 1807). Jamaïque. Largeur radelle : 0,108 mm
- J - *Olivella* (*Margulinella*) *serrenesi* MacGinley, 1940. Floride. Largeur radelle : 0,15 mm

Bien que présentant une dent rachidienne tricuspidée très proche de celle observée chez les *Olivina* s.s., les espèces des genres *Jaspideola* et *Reffidolva* sont rattachées à la sous-famille des Olivellinae en raison d'autres caractéristiques, notamment la présence d'un opercule chitineux systématiquement absent chez les Olivinae.

Les Olivellinae vivent exclusivement dans le sable, et, en période de repos, seul le siphon émerge du sédiment. C'est par son intermédiaire que la nourriture est aspirée. L'animal sort alors du sable pour se diriger vers sa proie en rampant sur le fond. Parfois même, il peut nager en pleine eau, en s'aidant des battements des bords latéraux du métapodium.

On trouve les Olivellinae de préférence dans le sable ou la vase, le long des plages découvertes à marée basse. Certaines espèces vivent en eau relativement profonde, et ne sont ramassées que par dragage (sous-genre *Margrethella*).

Olivella (Laxapredonca) rostrata (Lamarck, 1811) est très commune dans la baie du Panama (côte Pacifique), où elle est abondante dans le sable à marée basse.

Olivella (Pachylodora) colanellaria (Sowerby, 1825) et *Olivella (Pachylodora) tenustrata* (Gray, 1839) sont communes sur les plages battues par les vagues, entre le Panama et le nord du Pérou. On les trouve en abondance dans le sable à marée basse, occupées à rechercher leur nourriture. Ces deux espèces sont également victimes de la prédation de deux autres Olividae plus grandes : *Olivina sordida* Lamarck, 1810, et *Agaronia propinata* (Cuvier, 1849), qui s'en nourrissent.

Chez les Olivellinae, les sexes sont séparés, et les œufs sont dans dans des capsules ovigères fixées au substrat.

VI - EVOLUTION DES OLIVELLINAE

On ne trouve pas de fossiles que l'on puisse rattacher avec certitude aux Olivellinae avant le Miocène (soit antérieurement à vingt-cinq millions d'années). Dès cette époque, les Olivellinae sont abondantes et diversifiées, principalement sur le continent américain, et notamment en Floride, dans toutes les Caraïbes, le nord de l'Amérique du Sud (Vénézuéla), mais également sur la côte Pacifique (Equateur et Pérou). Les archives fossiles américaines sont déjà bien représentées par des espèces appartenant à des sous-genres actuels tels que : *Olivella* s.s., *Dactylobella*, *Niveolina*, *Callinax*, *Margrethella*, et au genre *Jaspideola*, ainsi qu'à des sous-genres éteints tels que : *Torsellina* (Miocène de Costa Rica) et *Margrethella* (Pliocène de Floride).

Il faut être très prudent lorsque l'on fait remonter les ancêtres des Olivellinae antérieurement au Miocène, même si le genre *Pseudolivella*, connu par des fossiles de l'Éocène du Bassin parisien, est décrit comme appartenant aux Olivellinae. Il s'agit plus vraisemblablement de formes primitives d'Olivinae proches du genre *Agaronia*.

VII - REPARTITION ACTUELLE DES OLIVELLINAE

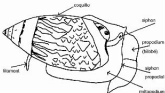
Comme les Olivinae, la majorité des Olivellinae sont des espèces des mers chaudes. On observe dans la répartition actuelle des Olivellinae un grand déséquilibre à l'avantage du Nouveau Monde qui concentre la majorité des espèces actuelles, avec deux populations distinctes :

1) - Une population est-américaine, centrée sur les côtes tropicales et subtropicales de la Floride, des Caraïbes et du nord-est du Brésil. Nous citons parmi les espèces les plus communes et représentatives de cette population :

- *Olivella nivea* (Gmelin, 1791)
- *Olivella foveola* (Duclos, 1835)
- *Olivella petiolata* (Duclos, 1835)
- *Olivella (Niveolina) nitida* (Link, 1807)
- *Olivella (Dactylobella) curvica* (Say, 1822)
- *Jaspideola jaspidea* (Gmelin, 1791)

Cette population est-américaine est bordée au sud, dans les eaux plus tempérées des côtes du sud du Brésil, de l'Uruguay et du nord de l'Argentine, par une population distincte représentée par des espèces appartenant exclusivement aux deux sous-genres *Olivina* et *Orbignyella*. Citons parmi elles :

- *Olivella (Olivina) petiolata* (Duclos, 1840)
- *Olivella (Olivina) reticulata* (Duclos, 1840)
- *Olivella (Olivina) plata* (von Ihering, 1909)
- *Olivella (Orbignyella) formicivora* Klappenbach, 1962 et les autres nouvellement décrites :
- *Olivella (Olivina) oryzaulacoides* Klappenbach, 1989
- *Olivella (Olivina) rissii* Klappenbach, 1991



SCHEMA N° 2 : *Olivella olana* (Wood, 1828).
Détail de l'animal.

2) - Une population ouest-américaine, centrée sur les eaux tropicales et subtropicales du golfe de Californie, de l'Ouest de l'Amérique centrale (du Mexique au Panama), de l'Equateur, des îles Galapagos et du nord du Pérou. Nous citons, entre autres espèces caractéristiques :

- *Olivella olana* (Wood, 1828)
- *Olivella gracilis* (Boscup & Sowerby, 1829)
- *Olivella argentea* (Duclos, 1835)
- *Olivella (Dactylobella) avayana* (Duclos, 1835)
- *Olivella (Dactylobella) gracilis* (Lamarck, 1811)
- *Olivella (Laxapredonca) rostrata* (Lamarck, 1811)
- *Olivella (Zonostella) zonata* (Duclos, 1835)
- *Olivella (Pachylodora) colanellaria* (Sowerby, 1825)
- *Olivella (Pachylodora) tenustrata* (Gray, 1839)

800

Cette population ouest-américaine est bordée au nord par une sous-population affectonnant les eaux plus froides de la côte ouest des Etats-unis, de la Californie à l'Oregon (voire même jusqu'à la Colombie britannique et le sud de l'Alaska), et est représentée exclusivement par des espèces du sous-genre *Callinax*, parmi lesquelles :

- *Olivella* (Callissac) *lyaleus* (Sowerby, 1825)
- *Olivella* (Callissac) *barbata* (Carpenter, 1864)
- *Olivella* (Callissac) *pedunculata* (Comad, 1856)
- *Olivella* (Callissac) *pygmaea* Berry, 1935

En dehors des Amériques, la répartition des Olivellinae devient très éparse et discontinuée, puisqu'elle ne concerne plus que trois populations :

3) - Une population ouest-africaine, représentée tout au plus par trois ou quatre espèces, entre le Sénégal et l'Angola, parmi lesquelles :

- *Olivella pulex* (Duclos, 1835), du Sénégal à l'Angola
- *Olivella* (*Mexoa*) *missa* (Lamarck, 1811), de l'Angola
- *Olivella* (*Mexoa*) *millipunctata* (Duclos, 1842), du Gabon à l'Angola

Enfin, *Olivella oerovi* Bermejo, 1979, endémique des îles Canaries, est très proche de *Olivella pulex*.

4) - Une population nord-ouest-Pacifique, avec moins d'une dizaine d'espèces propres aux eaux tempérées et subtropicales du sud-est du Japon, de la Chine, de Taïwan et des îles Philippines. Nous citons :

- *Olivella oerovalevanki* Kusuda & Habe, 1971, Japon
- *Olivella fulgurata* (Adams & Reeve, 1850), Chine, Japon
- *Olivella japonica* (Pilsbry, 1895), Japon
- *Olivella agata* (Duclos, 1835), Chine, Japon
- *Olivella lanceolata* (Reeve, 1850), Philippines
- *Olivella maculata* (Duclos, 1835), Philippines

Cette population s'étend aux eaux plus froides de la mer du Japon, le long de la côte est de la Corée, jusqu'à Vladivostok (Russie), où on trouve *Olivella barbata* Galkov, 1967.

5) - Une population australienne, enfin, représentée par le genre *Bellifera* et le sous-genre *Captioliva*, avec tout au plus cinq espèces :

- *Olivella* (*Captioliva*) *typica* Adams & Angus, 1864, Ouest et sud de l'Australie.
- *Bellifera eraginata* (Angus, 1871), Sud-Queensland et Nouvelle-Galles du Sud.
- *Bellifera breckeri* (Angus, 1877), Nouvelle-Galles du Sud, Victoria et Tasmanie.
- *Bellifera murex* (Duclos, 1835), Côte sud de l'Australie.
- *Bellifera leucostoma* (Adams & Angus, 1864), Du Sud-Queensland à Victoria.

En dehors de l'Australie, le genre *Bellifera* est représenté par deux espèces :

- l'une dans le Pacifique Sud : *Bellifera* (*Olivellopsis*) *simplex* Pease, 1867, des îles Tuamotu.
- l'autre aux Caraïbes : *Bellifera nodulata* (Dall, 1889), dragée en eau profonde (entre 500 et 800 m), au large de l'est de la Floride et de Cuba.

On observe que cette répartition des Olivellinae favorise à l'excès les Amériques, mais délaie curieusement les très vastes étendues de la province Indo-Pacifique, ne concernant que les marges de celle-ci : Australie, Nord-Ouest-Pacifique, Tuamotu.

VIII - CONCLUSION

Une révision systématique des Olivellinae reste à établir. Le travail le plus complet réalisé à ce jour est celui de A. A.

Olson, principalement consacré aux espèces américaines, et qui date de 1956. Depuis lors, de nouvelles espèces ont été décrites, en provenance de la côte Pacifique de l'Amérique tropicale - voir les travaux de Berry (1958) et Burch et Campbell (1963), cités par A. Miramón (1971) - du sud du Brésil et de l'Uruguay - travaux de M. A. Klappenbach, cité par E. Rios - et même des îles Canaries - une espèce : *Olivella oerovi*, décrite par M. Bermejo en 1979. Pour les Caraïbes, De Jong et Coomans illustrent, dans leurs derniers travaux (1988), trois nouvelles *Olivella* en cours de description, provenant des Antilles néerlandaises, proches de la côte du Vénézuéla (Curacao, Aruba et Bonaire).

Plus récemment, P. Recourt a décrit *Olivella* (*Macginitella*) *barbata* draguée en eau profonde au large de la Barbade (1989), et E. J. Petuch a découvert une très jolie *Apsiloba* communis provenant des îles Los Roques, au large du Vénézuéla (1992).

Enfin, un lecteur et collectionneur d'un intérêt pour les *Olivella* aura été éveilé par cet article, je recommanderai vivement de consulter le très beau catalogue de cartes photographiques en noir et blanc, édité par Sally Diana Kuebler en 1987, et qui, dans une présentation très soignée, illustre, en agrandissements, une bonne centaine d'espèces actuelles, pour la plupart des holotypes, paratypes et syntypes déposés dans les musées.

BIBLIOGRAPHIE

- 1) - ABBOTT R.T., SANDSTRÖM G.F., SIM H.S. - Guide des coquillages de l'Amérique du Nord (1982)
- 2) - BERMEJO M. - The first *Olivella* from the Canary Islands. *La Conchiglia* n° 120-121, March-April 1979
- 3) - BERNARD P.A. - Coquillages du Gabon (1984)
- 4) - DE JONG K.M., COOMANS H.L. - Marine Gastropods from Curacao, Aruba and Bonaire (1988)
- 5) - DUCHAMPE E. - La classification des *Olivella* (1981)
- 6) - GOFAS S., PINTO ABRONSO J., BERLANDI G.M. - Coquillages et mollusques d'Angola (1984)
- 7) - KÄCHER S.D. - Card catalogue of worldwide shells. Pack 49 - *Olivella* - Part II (1987)
- 8) - KEEN A.M. - Seashells of tropical West America (1971)
- 9) - MIRMÓN H., BIRAJI H.G. - Remarks concerning *Olivella oerovi* and several other Olive shells from West Africa. *La Conchiglia*, n° 132-133, March-April 1980
- 10) - OLSSON A.A. - Studies on the genus *Olivella*. *Proc. of the Acad. of Nat. Sciences of Philadelphia* - Vol. CVIII - 1956
- 11) - PETUCH E.J. - New mollusks from Los Roques Archipelago, Venezuela, an isolated Caribbean Arch. *La Conchiglia*, n° 202, January-March 1992
- 12) - PETUCH E.J., SARGENT D.M. - Atlas of the living Olive shells of the world (1986)
- 13) - POPE G., GOTO Y. - European Seashells. Vol. 1 (1991)
- 14) - RECOURT P. - A new *Olivella* from the Barbados, West Indies. *La Conchiglia*, n° 233-236, January-April 1989
- 15) - REIDER H.A. - Field guide to North American Seashells. The Audubon Society (1981)
- 16) - RIOS E. - Seashells of Brazil, 2nd edition, 1994
- 17) - ROLAN E., OTSBO SCHMITT J., TRIGGS J.S. - Seashells of Peru. *La Conchiglia*, n° 170-171, May-June 1983
- 18) - SALVATIE, RIVES C. - Coquillages de Polynésie (1975)
- 19) - VAUGHY R.C. - A classification of the living Mollusca (1989)
- 20) - WAINKE G.L., ABBOTT R.T. - Caribbean Seashells (1961)
- 21) - WILSON H. - Australian marine shells. *Proceedings Conchopod*, Vol. 2, (1994)
- 22) - ZEGLER R.F., MORRICA H.C. - Olive shells of the world (1989)



RECOLTE DE TROPHONS EN ARGENTINE

1ère Partie : La Terre de Feu

par Emily H. Vokes

Traduction : Robert Hasselot



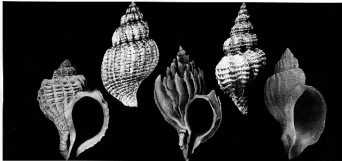
Cet article a été publié pour la première fois, en anglais, dans le bulletin " American Conchologist ", volume 19, n° 1, de mars 1991 (pp. 7-10). Il sera suivi d'une seconde partie, «La Péninsule Valdès», ainsi que d'une mise au point des deux parties pré-citées rendue nécessaire par des études anatomiques postérieures à la publication de ces dernières. Nous remercions la revue et l'auteur de nous avoir autorisé à les reproduire.

La ville d'Ushuaia, en Argentine, se proclame «le Bout du Monde» ainsi que «la Ville la plus au sud du Monde». Ces deux assertions sont exactes, même si la seconde peut être contestée par Puerto Williams, au Chili, sur l'autre rive du canal Beagle, et de ce fait, environ un kilomètre et demi plus au sud. (Puerto Williams est une base navale chilienne avec une population permanente d'environ 4.000 personnes, à peine une vraie ville).

Il n'est pas particulièrement difficile d'atteindre le " Bout du Monde ", ça n'est qu'une question de temps et d'argent - et d'une bonne dose de chaque! On saute dans un avion pour Miami, puis on vole environ neuf heures, cap Mgroument au sud-sud-est, et on finit par arriver à Buenos Aires, capitale de l'Argentine.

Au départ de Buenos Aires, on prend un autre avion, on vole de nouveau durant quatre ou cinq heures, on fonctionne du nombre d'escales, le cap, cette fois, un peu au sud-sud-ouest, et l'on débarque enfin au bout du monde, connu également sous le nom de Territoire Fédéral de la Terre de Feu, dont la capitale est Ushuaia. La Terre de Feu, ainsi baptisée par Magellan, est en fait une très grande Ile (d'à peu près 400 x 220 km), partagée entre l'Argentine et le Chili, bordée au nord par le détroit de Magellan et au sud par le canal Beagle.

Ushuaia, située sur le canal Beagle, est une ville de moyenne importance, d'environ 25.000 habitants, bordée sur trois de ses côtés d'imposantes montagnes couronnées de neige. C'est une station touristique très en vogue durant



De gauche à droite : *Trophon geversianus* (Pallas, 1774), *Xyrenopsis muriciformis* (King & Broderip, 1832), *Trophon pilca-tus* (Lightfoot, 1786), *Fusagotrophon pallidus* (Broderip, 1832), *Xyrenopsis albifus* (Philippi, 1846).

les mois d'été (décembre, janvier, février), car on y pratique toutes sortes d'activités comme le camping, la grande randonnée, le tourisme pédestre, la pêche, etc.; elle est fréquentée aussi bien par les Argentins durant leurs vacances estivales que par nous autres, étrangers, qui y venons pour l'un des plus beaux sites au monde que l'on puisse imaginer. Au hiver, la ville est tout aussi appréciée comme station de ski alpin et, surtout, de ski de fond. On y trouve, de ce fait, de nombreux hôtels, restaurants, voitures de location, ainsi que tous les agréments dont peut rêver un touriste. Curieusement, le nombre de visiteurs nord-américains est assez faible; la plupart sont européens - allemands, français, etc. Les gens viennent à Ushuaïa pour diverses raisons, mais très peu y viennent pour récolter des coquillages. Il n'y a pas beaucoup de plages et l'eau est trop froide pour baigner même à un simple pataugeage, encore moins à la plongée, libre ou en bouteille.

Notre première visite à Ushuaïa se borna à une brève escale de l'après-midi, lors d'une croisière à travers le canal Beagle et le détroit de Magellan. Nous découvrimus un endroit admirable, avec de pittoresques constructions de style ouléde, et une décoration victorienne neobasconque. Avec si peu de temps devant nous, tout ce que nous avons pu faire fut de nous promener le long des berges immenses du port, dans les eaux d'épaves et la vase - mais il y avait des trophons sur la plage, et c'est tout ce qui comptait. Nous étions prêts à revenir y passer plus de temps. Notre seconde visite eut lieu, de ce fait, à Noël 1989, dans le cadre d'un circuit organisé sur le thème " Argentine : la Nature à l'état sauvage ". Ce périple devait nous conduire en plusieurs endroits différents, tant au nord qu'au sud de l'Argentine.

Nous voilà donc revenus à Ushuaïa, cette fois pour un plus long séjour. Nous avons passé une journée à fouiller le rivage le long du canal Beagle, dans le Parc National de Lapataia, qui est vraiment la fin de la terre, juste avant d'atteindre le Chili. Des baies magnifiques, des criques, des rochers couverts d'algues, tout ce qu'il est possible de

désirer - mais seulement une poignée de patelles à exhiber comme fruit de notre journée entière de labeur. Retour dans la fange du port, où une fois de plus la collecte s'est avérée tout juste bonne à nous mettre au supplice. N'y avait-il donc pas la moindre coquille à glaner en ces lieux?

Le jour de Noël nous étions conviés à une grande " parrilla " argentine, autrement dit un barbecue d'agneau où l'on mange à volonté, et plus encore. Mais le restaurant n'aurait pas ouvert 14 h; aussi, pour tuer les quelques heures qui nous séparent du soir, avons-nous décidé de descendre nous promener au hasard sur le rivage, devant le restaurant, voir ce que nous pourrions trouver. Riche idée! Nous avons enfin gagné le gros lot. Des trophons partout - des centaines, qui jonchaient la plage formée à cet endroit par une petite rivière qui se jette dans le canal. Ce fut pour nous le plus merveilleux des cadeaux de Noël qu'on ait pu espérer.

La faune, à l'embouchure du Rio Pipo, comme se nomme le petit cours d'eau, est dominée par les spécimens d'un trophon que l'on a souvent appelé *Trophon decolor* (Philippi, 1845), mais dont le nom valide est *Xyrenopsis muriciformis* (King & Broderip, 1832), représenté par Abbott & Dance, 1982, p. 153, sous le nom spécifique de *Trophon keyesi* Strobel, 1904. L'un des autres synonymes de cette espèce nommée en abondance! Un autre nom, souvent avancé, est *Fusus brucei* Gould, 1849, dont l'holotype a été représenté par Radwin & D'Avella, 1976, illustration incluse dans le texte n° 136 et par Kaicher, 1978, n° 1548. (Kaicher mentionne aussi cette espèce sous le nom de *T. decolor* [1979, n° 1978], et sous le nom de *T. albifus* [1979, n° 2043]; cependant, la coquille qu'elle représente sous le nom de *T. muriciformis* [1979, n° 2121] est en réalité *T. albifus* et non *T. muriciformis*...) - Vous me suiviez toujours?

Lorsque nous sommes de nouveau retournés à Ushuaïa ce dernier Noël (1990), nous avons, bien entendu, foncé tout droit sur le Rio Pipo. Manifestement, une tempête avait eu lieu récemment et la plage était jonchée de coquilles avec



En haut, à gauche : Bahía Inverada, Parc National de Lapataia, Terre de Feu, Argentine. Une côte magnifique, mais guère de coquilles à glaner.



À droite, de haut en bas :
1 : Emily et Harold Yokos au Parc de Lapataia. Le panneau affiche : Fin de la Route n° 3 - 3.200 km (1995 miles) depuis le km 0 dans la capitale (Buenos Aires).
2 : La plage à Rio Pipo, Ushuaia.
3 : Résultat d'une récolte matinale sur la plage du Rio Pipo.

L'animal desséché encore à l'intérieur. De retour en ville, dans les immenses conques de vase charriées par le système d'épuration l'embouchure d'un autre petit ruisseau qui se jette dans le canal, nous sommes tombés sur un filon encore plus riche. Ici, les spécimens de *X. variiformis* étaient plus grands, et ceci est le plus important, plusieurs étaient couverts de capsules ovigères. Les capsules ovigères de *Trophus gerresianus* (Pallas, 1774), espèce type du genre, sont très bicônes, et ressemblent plutôt à un chapélet de pièces de dix cents collées tranché contre tranché sur une bande de scotch. Elles sont assez grandes, environ 15 mm de diamètre. Les capsules de *X. variiformis*, par contre, s'étaient éparpillées plus proches de celles des *Boreostrophus* du nord, qui ressemblent à de minuscules œufs sur le plat d'environ 6 mm de diamètre, cimentés à plat sur les coquilles d'autres individus de la même espèce. Il s'agit du même genre de capsule que celle que l'on trouve chez les espèces néo-zélandaises rattachées au genre *Nympha* et cela justifie la différenciation de ces formes d'avec les *Trophus* typiques.

Sur cette même plage du Rio Pipo, il y avait aussi des quantités de *Trophus gerresianus*, dont la plupart étaient cassés, tout comme les autres trophus, car la "plage" est en réalité constituée de galets. La très grande variabilité de *Trophus gerresianus* a eu pour conséquence d'engendrer une douzaine au moins de synonymes superflus. La majeure partie des individus présentent des varices lamellicornes, réduites ou absentes (Abbot & Dance, 1982, p. 152, illustrent deux formes extrêmes; Radwin & D'Antilio, 1976, pl. 28, fig. 10 & 11; pl. 29, fig. 2, en donnent des exemples typiques), mais tous possèdent une série de vagues ornamentation spirale qui compose un motif réticulé.

Tout cela contraste avec la troisième espèce, dont la fréquence est beaucoup plus rare dans la région d'Ushuaia, *Trophus pilosus* (Lichtfoot, 1786) qui, comme les autres a, elle aussi, la chance de posséder plusieurs noms - au moins cinq. Elle est souvent représentée sous le nom de *Stromastrophus variatus* (cependant, la coquille figurée sous ce nom par Radwin & D'Antilio, 1976, fig. incluse dans le texte n° 130, est en réalité *gerresianus*, pas *variatus*!). Abbot & Dance, 1982, p. 152, en donnent un bonne illustration sous le nom de *Stromastrophus pilosus*.

Le nom générique *Stromastrophus* fut à l'origine, proposé par Powell (1951, p. 156) pour cette espèce, en se fondant sur la présence d'une radula de Thaidinae, même si il reconnait qu'"à moins une dentition normale, il n'y a rien qui puisse distinguer *lucianus* d'un *Trophus* typique". Effectivement l'opercule, les capsules ovigères, le test, tout rappelle tellement *T. gerresianus* que je l'ai toujours soupçonné d'avoir mélangé ses échantillons - mais le prouver était autre chose. Cependant, dans un ouvrage



Il existe une quatrième espèce, la plus rare de toutes dans la région d'Ushuaia : *Paeoglyptodon pallidus* (Broderip, 1833) qui, comme *Fusus crispus* Gould, 1849 (l'un des six synonymes !) est l'espèce type du genre *Paeoglyptodon*. Cette espèce est relativement petite (moins de 30 mm) et présente en surface une sculpture en filigrane complexe. Ni Abbott & Deane, ni Radwin & D'Antilio n'ont mentionné cette espèce, mais Katcher a représenté l'holotype de *crispus* Gould (1979, n° 1899). Elle vit manifestement dans des eaux un peu plus profondes; les seuls exemplaires corrects que j'ai pu trouver proviennent d'un amoncellement de coquilles de moules abandonnées par des pêcheurs.



Quittant Ushuaia, nous avons déplacé notre base d'opérations vers la seule autre ville de la Terre de Feu, Rio Grande, sise sur la côte atlantique de l'île. Tout ce qu'il y a de bien à Ushuaia fait cruellement défaut à Rio Grande. C'est une agglomération d'égale importance, d'environ 25.000 habitants, dans un cadre terre et dénué d'intérêt qui donne un sens nouveau aux mots comme " morne et balayé par les vents ". Située dans la partie de l'île formée de stoppe il n'y a rien, pas même une clôture de barbelé, entre vous et le pôle Sud.

La plupart des habitants de Rio Grande se sont installés ici durant les dernières années, car le gouvernement argentin encourage le peuplement de cette partie la plus australe du pays par toutes sortes de mesures incitatives (exemptions fiscales, chauffage à bas prix, l'hiver, à partir des gisements de gaz tout proches, etc...). La ville est essentiellement un centre de fabrication d'équipements électroniques - Sony, et d'autres, possèdent ici de vastes usines de montage. C'est une ville ouvrière. Il y a de bons hôtels de classe " affaires ", mais c'est à peu près tout ce que l'on y trouve en matière d'équipements. La seule raison que pourrait avoir un marin de venir en ces lieux serait de profiter des 13 m d'amplitude que présentent les marées de l'océan Atlantique sud ! Comment, dans ces conditions, ne pas avoir le coup de foudre pour l'endroit ?

Notre première véritable expérience que nous avions eue des trophons fidgiens remontait à notre précédent voyage : alors que nous réalions de Rio Grande vers Ushuaia, nous nous arrêlâmes sur une plage bordant la grande route, et découvrimés des alignements de *Trophon geversianus* - littéralement, des aréolations de la plage constituées de coquilles. En peu de temps, nous en ramassâmes un plein sac plastique de supermarché et dûmes reprendre notre route. Mais le souvenir de cette plage m'avait hanlé depuis un an ; aussi nous y sommes-nous précipités le plus vite

A gauche, de haut en bas :
 1 : Laisse de tempête, constituée essentiellement de *Trophon geversianus* et de patellidés, près de Rio Grande.
 2 : Résultat d'une collecte à Cabo San Pablo.

En haut, à droite : Cabo San Pablo, au sud de Rio Grande. Les rochers au pied du promontoire étaient couverts de moules et de *Trophon geversianus* qui les accompagnent.

récent dû à un chercheur botanien (Calvo, 1987, fig. 99), la radula de *T. pilosus* fut de nouveau figurée et il s'agit d'une radula normale de *Tropidostoma*, ce que j'ai constaté tout aussi bien par moi-même grâce au matériel recueilli lors de ce voyage. De ce fait, je ne vois aucune raison de conserver le taxon *Stromatostrophon*.



La laisse de haute mer, à Bahía San Sebastian, au nord de Rio Grande - elle se poursuit ainsi sur des kilomètres! La plupart des coquilles sont des *Mactra patagonica* d'Orbigny.

possible. Il faisait froid, dans les 10°C selon mon estimation, et le vent soufflait - fort - mais j'étais certaine que sur les rochers, au large, devaient vivre ces trophons. Et avec de telles marées, nul besoin de plonger, il suffisait de patauger çà et là dans le sable et de regarder sous les blocs. Malheureusement, je découvris qu'en cet endroit particulier, le "sable" était de la vase, de la vase froide et détrempée. Je me suis balladée durant une demi-heure environ, vivant poétiquement au mieux, et avec, pour récompenser mes efforts, une seule poignée de trophons relativement petits. Finalement, la raison l'emporta sur la bravoure et c'est à contrecoeur que je m'en retournai à la voiture me réchauffer les pieds.

Mais nous avons, un autre jour, visité Cabo San Pablo, à une centaine de kilomètres au sud de Rio Grande. C'est un promontoire rocheux qui forme une baie magnifique. Les rochers exposés à marée basse, couverts de *Mytilus*, hébergent vraiment d'énormes quantités de *Trophon* *geronensis*, comme je l'avais escompté, et je n'ai même pas eu besoin de me mouiller les pieds.

L'autre raison qui nous poussait à aller à Rio Grande était la visite de Bahía San Sebastian, 80 km plus au nord. C'est une grande baie sablonneuse, large d'une trentaine de kilomètres, presque entièrement fermée et qui présente une extraordinaire amplitude de marée. A marée basse, la quasi-totalité de la baie est découverte. On nous avait dit que la plage, à Bahía San Sebastian, était "couverte de coquillages, et notamment de volutes". Dans ces conditions, comment aurions-nous pu résister à une telle tentation ? Il est vrai que la plage est recouverte de

coquilles, appartenant presque toutes à une seule espèce de palourde et il y a quantité de volutes, toutes très endommagées.

Mais l'excursion ne fut pas un échec complet car il y avait de rares spécimens d'un trophon qui, à première vue, ressemblaient à *T. muriciformis* avec cependant une différence subtile. Et l'environnement complètement différent ne faisait penser que j'avais justement affaire à une espèce elle aussi différente. Lorsque je fus en mesure de comparer les deux formes et de consulter la littérature, je constatai qu'il s'agissait de *T. abdoles* (Philippi, 1846) qui a été figuré par Knecher (1979, n° 2021) sous le nom de *T. muriciformis*, en notant qu'il diffère de *T. decolor* (= *muriciformis*) par la présence de côtes axiales moins accentuées et une sculpture spirale plus fine.

Aussi le résultat final de notre prospection était-il de cinq espèces de trophons, ainsi que de plusieurs espèces de patellidés, divers mytilidés et autres bivalves, et un petit bric-à-brac d'autres choses encore. En nombre, les trophons constituent l'élément dominant de la faune (après les mytilidés dont ils se nourrissent) et occupent la même niche écologique que les espèces du genre *Nucella* dans l'Atlantique et la Pacifique nord.

Dans la majeure partie du monde, on considère les trophons comme des espèces d'eaux profondes mais ici, où l'eau est froide jusqu'au bord du rivage, ils vivent dans la zone intertidale. Peut-être dans les eaux septentrionales, qui sont tout aussi froides, les *Nucella* ont-elles fini par résister les trophons vus de plus grandes profondeurs, tandis qu'elles s'approprièrent des sources de nourriture composites le long des rivages riches en moules.

C'est un long chemin à parcourir s'il s'agit uniquement de ramasser des trophons; mais compte tenu de tous les autres avantages rencontrés comme le fantastique paysage, éventail de la faune et de la flore sauvages - gannacs broutant le long des roches tels des montons (que l'on rencontre aussi en très grand nombre), forêts, fleurs des champs, étrange beauté de la vigne balayée par le vent - tout cela constitue une expérience inoubliable et vaut bien le temps et l'effort nécessaires pour parvenir jusque là.

On trouvera page suivante une liste des synonymes, connus ou présumés, des cinq espèces de trophons de la région magellane discutées dans cet article. Certains peuvent se voir modifiés à l'occasion de travaux futurs mais la majorité d'entre eux demeurent d'incontestables synonymes.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABBOTT, H.Y. & DANCE, S.P. (1982) : Compendium of Seashells. - E. P. Dutton Inc., New-York. - 411 p., + de 4.200 illus. couleurs.
- CALVO, L.S. (1987) : Radulas de gastropodos maríntimos brasileiros. - Fundação Universidade do Rio Grande, Rio Grande, Brésil. - 301 p., 165 illus. incluses dans le texte, 3 tableaux.
- KAECHER, S.D. (1978) : Coral catalogue of world-wide shells, pack n° 16 : Muricidae, Fasc. III ; n° 1540-1646. - Publié par l'auteur, St Petersburg, Florida.
- KAECHER, S.D. (1979) : Coral catalogue of world-wide shells, pack n° 20 : Muricidae, Fasc. IV ; n° 1976-2069. - Publié par l'auteur, St Petersburg, Florida.
- POWELL, A.W.B. (1951) : Antarctic and subantarctic Mollusca : Polytypoids and Gastropoda ; Discovery Repts. - Vol. 26, p. 47-196, pl. 5-10.
- RADWIN, G.E. & D'ATTILIO, A. (1976) : Murex shells of the world : an illustrated guide to the Muricidae. - Stanford University Press, Stanford, California. - 284 p., 32 pls., 192 illus. incluses dans le texte.

Liste des synonymes

Trophon us

generosus (Pallas, 1774)

- albolineatus* Smith, 1875
- albivans* (Perry, 1811)
- castr* Kobelt, 1878
- gradans* von Ihering, 1897
- lyllans* (Hornboron & Jacquinet, 1854)
- intermedius* (Huge, 1854)
- irrus* Kobelt, 1878
- magellanicus* (Gmelin, 1791)
- marioni* Powell, 1937
- occidentalis* von Ihering, 1907
- peruvianus* (Lamarck, 1816)
- philippianus* Dunker in Kobelt, 1878
- varians* (d'Orbigny, 1841)
- veneticus* (Molina, 1810)

plentus (Lightfoot, 1786)

- australicus* Philippi, 1868
- gracilis* (Perry, 1811)
- laciniatus* (Martyn, 1874) (taxon non hi-normal et non disponible)
- lanellatus* (Gmelin, 1791)
- patagonicus* (d'Orbigny, 1841)

Xyanae (*Xyanaeops*)

albiter (Philippi, 1846)

- affinis* (Strebel, 1904)
- elongatus* (Strebel, 1904)
- virgatus* (Strebel, 1904)

maris/fermis (Kling & Broderip, 1832)

- acuminatus* (Strebel, 1904)
- bruceus* (Cory, 1839)
- caucasicus* (Reeve, 1847)
- caudatus* (Strebel, 1904)
- decolor* (Philippi, 1845)
- hyale* (Strebel, 1904)
- lebroni* (Mabille & Rochebrune, 1889)
- liratus* (Coutoury in Gould, 1949)
- lobbbeckii* (Kobelt, 1878)
- obesus* (Strebel, 1904)
- ponzani* (Strebel, 1904)
- pruniflorigatus* (Strebel, 1904)
- scutellatus* (Hornboron & Jacquinet, 1854)
- varius* (Strebel, 1904)
- virescens* (Mabille & Rochebrune, 1889)

Fungotrophon

patulus (Broderip, 1832)

- borussellanus* (Strebel, 1908)
- crispus* (Gould, 1849)
- fusciflorus* (Hornboron & Jacquinet, 1854)
- limbatus* (Huge, 1854)
- apertus* (von Ihering, 1907)
- melanostris* (Strebel, 1908)



A M E R I C A N



C O N C H O L O G I S T

is the quarterly magazine of
Each well-illustrated issue
prime collecting spots, scientific articles, book reviews, shell show schedules,
convention news and a wealth of information about mollusks-land, marine
freshwater and fossil.

CONCHOLOGISTS OF AMERICA, INC.
includes first-hand accounts of

Write for information to: **Bobbie BOUCHIN** / CONCHOLOGISTS OF AMERICA
2644 KINGS HIGHWAY
LOUISVILLE, KY. 40265, U.S.A.

Par Patrice Bail et Roland Houart

2 opinions à propos de :

**Monographs on Galapagos Mollusca N° 2 par Yves FINET
MARINE MOLLUSCS OF THE GALAPAGOS
GASTROPODS**

**A monograph and revision of the families TROCHIDAE, SKENEIDAE,
TURBINIDAE and NERITIDAE**



Edition L'Informateur Pirena, Ancona, 1995. 140pp., 10 text figs., 27 colour and 10 black & white plates, 31x 20 cm. Hard cover - ISBN 88-86070-24-1 (L.L. 112.000 plus postage)

(Marine Molluscs of the Galapagos - Gastropods 1, 1994, L. 75.000 plus postage)

(Galapagos - Gastropods 1, 1994 + Gastropods 2, 1995 L. 183.000 plus postage)

biogéographiques convergentes, riches d'un taux d'endémisme atteignant 30%.

Il est par contre nécessaire de souligner la qualité du travail du Pr. FINET qui opère ici une véritable révision des espèces. L'iconographie est superbe et permet une identification visuelle sans équivoque.

Une série indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à la faune malacologique est-pacifique dont la détermination n'est pas toujours aisée. Un beau livre pour tous.

P. B.

Cette révision de quatre familles d'Archéogastéropodes est la deuxième d'une série appelée «Monographs on Galapagos Mollusca», qui inclura de nombreux groupes systématiques de mollusques marins des îles Galapagos. La première monographie de la série a été publiée par le même éditeur en 1994 et le même auteur y passait en revue les Haliotidae, Scissurellidae, Fissurellidae et Lottiidae des Galapagos.

Ce deuxième ouvrage sérieux et illustré les espèces, incluant aussi certaines espèces dont la présence aux Galapagos, bien que parfois mentionnée par ailleurs, est maintenant reconnue fautive ou douteuse. Elle résume et rassemble les informations taxonomiques les plus significatives sur les espèces : synonymies et principales références ultérieures ; citation des descriptions originales ; illustration en couleur des spécimens-types disponibles, également pour les principaux synonymes ; descriptions plus actuelles pour les espèces dont la description originale est ancienne ou faite en latin ; citation exemplée du matériel additionnel examiné, parfois partiellement illustré ; données résumées sur la distribution géographique et l'habitat des espèces. Enfin, des clés d'identification des taxa vivants aux Galapagos sont fournies pour chaque famille.

Des 4 familles étudiées ici, 31 espèces font l'objet d'une étude, parmi lesquelles 20 ont maintenant une présence aux Galapagos qui est confirmée ; 23 espèces (plus les synonymes) sont richement illustrées par 27 planches en couleur et 8 planches en noir et blanc (108 spécimens figurés) ; 2 planches en noir et blanc montrent des vues de radules au microscope électronique à balayage. Toutes les photographies en couleur ont été réalisées par l'auteur.

Inutile de préciser l'importance maintenant quasi-symbolique des Galapagos, carrefour d'influences

Le premier volume de cette série est paru en 1994 et a été couronné dans un numéro précédent. Le présent volume rassemble quatre autres familles appartenant aux Archéogastropoda. Toutes les espèces sont richement illustrées.

Comme dans le premier volume, la préface (ici par Prince Sadruddin Aga Khan), les remerciements, les cartes et l'introduction, précédées des photographies illustrant quelques sites. La partie systématique du livre reprend les espèces par famille. Chaque nom d'espèce est accompagné de la synonymie complète, de la mention de la localité type, de la localisation du matériel type, de la transcription de la description originale, de la distribution géographique et de la liste du matériel examiné. Des clés dichotomiques aident à l'identification des espèces.

La qualité des photographies est irréprochable. Par ailleurs, l'auteur illustre plusieurs spécimens par espèces, dont le matériel type. D'autres photos illustrent des détails (protoconque) et des radules. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'une telle publication, pour le soin apporté au texte, aux illustrations, à la présentation et ... pour son initiative d'écrire une telle révision. Si, comme certains le soulignent, le résultat final sera très coûteux, rien ne vous empêche d'acheter uniquement le ou les volumes qui vous intéressent. C'est d'ailleurs un des avantages d'une telle présentation.

R. H.

Ce numéro d'IBERUS présente une partie de l'immense travail de Baslo Van Cosel sur les bivalves de l'Afrique de l'Ouest.

Le titre résume l'importance de l'étude : «Cinquante et une nouvelles espèces de bivalves marins de l'Afrique de l'Ouest tropicales».

Deux nouveaux genres, cinquante et une espèces nouvelles et deux sous-espèces nouvelles de bivalves sont ici décrites. Photos en noir et blanc bien explicites. Ce travail était nécessaire et confirme le retard pris dans l'étude des bivalves. Les cinquante et une nouvelles espèces sont en effet quasiment toutes macroscopiques. Tous les collectionneurs des coquillages ouest africain sont concernés par cette publication qui peut être obtenue chez les libraires spécialisés en malacologie.

P. B.

THE NON-MARINE MOLLUSCS OF THE MALTESE ISLANDS

F. Giusti, G. Manganelli & P.J. Schembri

pp. 1-607, 625 figs (dessins & photographies noir et blanc)
Format : 175 x 250 mm, couverture cartonnée rigide
Prix : 130 000 Litras + frais d'envoi - Publié par : Museo Regionale di Scienze Naturali - Via Giolitti, 36 I-10123 Torino (Italie)

Ce livre sera un must pour tous ceux que la faune terrestre et dulcicole ne laisse pas indifférent. Les auteurs, à l'aide

de photos et de dessins, illustrent toute la malacofaune récente et fossile de Malte, comprenant 78 espèces.

L'ouvrage débute par une présentation des îles (position, surface, géologie, paléontologie, géomorphologie, etc...), suivie d'une description de la végétation, de la faune non marine, et de la biogéographie. Des photos couleur illustrent quelques sites. Les chapitres suivants sont consacrés à la morphologie des mollusques gastéropodes et bivalves (parties molles et coquilles), à un bref historique de la recherche malacologique dans les îles, et à une clef dichotomique pour l'identification des espèces. La liste systématique reprend les 78 espèces. Pour chacune d'elle, les auteurs reprennent le genre actuel, l'auteur, la date de description, la synonymie complète, la liste du matériel examiné, une courte diagnose, une description, l'habitat, la distribution, la paléontologie, les remarques et son statut.

Chaque espèce est illustrée à l'aide de plusieurs spécimens. Les photographies sont excellentes et représentent les exemplaires sous divers angles de vue (coquilles ou limaces). D'autres photos illustrent des détails de l'ovatoire chez les Clausiliidae.

Le livre se poursuit par quelques remarques sur le nombre d'espèces récoltées dans les diverses îles, sur la biogéographie, sur le nombre d'espèces menacées et par d'autres points d'ordre général. Quelques 44 pages de références précèdent l'index final.

Le but initial était de revoir toute la malacofaune terrestre et dulcicole malaise, d'étudier la relation existant avec celle des régions voisines, telle l'Italie et l'Afrique du Nord, et de reconstruire leur historique. On peut conclure en disant que les auteurs ont réussi leur pari en publiant un ouvrage très intéressant, richement et superbement illustré, qui servira en même temps de guide pour l'identification des espèces, et d'outil de travail pour tout amateur et professionnel intéressé par la taxonomie et la zoogéographie des mollusques non marins méditerranéens.

R. B.



François TRINQUIER

espère votre visite
dans son magasin

«LES TRESORS DE L'ILE»

2, passage du Dauphin
34200 SETE

Tél. : 67.74.99.82

COQUILLAGES - CORAIL - MINERAUX - ARTISANAT...



SECTION EST

L'APC AU FORUM DES ASSOCIATIONS

L'U.D.B.A. 68 (Union Du Bénévolat Associatif du Haut-Rhin) regroupe plus de 800 associations dans le département. Son but est simple : aider et défendre les associations.

Tous les 2 ans, elle organise un forum à Mulhouse destiné à faire connaître au public la richesse associative locale. En Janvier 1996, 160 associations ont participé à cette manifestation qui a attiré 25 000 visiteurs.

Adhérente de la première heure, notre section est à chaque fois présente au forum car c'est une bonne occasion de faire connaître l'APC à un public nombreux. C'est aussi un moment de rencontre entre les membres de la section et, cette année, nous tenons à remercier Mme Nathalie RICHARD, nouvelle adhérente 96, qui nous a donné un sérieux coup de main à vendre nos coquilles à un public toujours curieux.

Beaucoup de contacts, surtout avec les jeunes, quelques adresses retenues et Francis notre trésorier content... que demander de plus. **M. RIOUAL**



Mme Nathalie RICHARD en plein travail !

Jeunes, quelques adresses retenues et Francis notre trésorier content... que demander de plus. **M. RIOUAL**

SECTION ILE-DE-FRANCE

COMPTE RENDU DES RENCONTRES INTERNATIONALES DE FEVRIER 96

170 m linéaires, 60 exposants, de nombreux visiteurs : la bourse parisienne 96 a été une belle réussite.

Je tiens à remercier et à féliciter tous les exposants pour la bonne tenue de leur stands et le respect du règlement.

En effet, nous avons duré cette année, le règlement en ce qui concerne l'exposition de bibelots, de bijoux ou autres articles, pour que seule, la coquille soit présente et éviter les abus afin que cette bourse ne devienne pas une brocante et un fourre-tout. Les organisateurs, se laissant le droit d'intervenir tout débordement, remercient tous les exposants qui par leur rigueur ne les ont pas obligés à intervenir.

Cette année, le fait d'avoir déplacé l'assemblée générale au Dimanche matin nous à permis, le Samedi soir, une fermeture beaucoup plus souple et moins escamotée. Bien sûr nos amis de province venant spécialement pour l'AG trouveront peut-être à redire, mais nous organisateurs de cette manifestation ne pouvons pas nous permettre de mécontenter les exposants (venant parfois de très loin) qui investissent des sommes importantes, ainsi que les nombreux visiteurs présents en fin d'après midi. Le débat reste donc ouvert et que ceux qui ont des idées, sur la plage horaire idéale de cette AG, les soumettent au bureau ou à moi-même. L'idéal serait peut-être de dissocier les deux événements ?

Je remercie tous ceux qui, bénévolement, nous ont apporté leur aide pendant ces deux jours, remerciements d'autant plus forts que certains d'entre eux ne sont ni collectionneurs ni membres de notre association.

Voici 3 ans, j'étais prêt à abandonner l'organisation de la bourse Parisienne en raison de l'inaction des adhérents Franciliens. Deux personnes ont entendu mon SOS : Danièle et Marc Wantiez, nouveaux adhérents à l'époque. J'avais demandé une aide, j'ai récolté un ouragan de dynamisme et de compétence. Danièle et Marc se dévouant sans compter et s'occupant de tout, font un travail énorme pour la réussite de cette bourse. Nos deux amis méritent donc un grand merci de la part de l'APC et d'être cités au tableau d'honneur de notre association : Danièle et Marc BRAVO et MERCI

Gilbert JAUX, Délégué Ile-de-France

Que se passe-t-il à Pégomas, ce week-end de Mars 96 à la salle des fêtes de la Cité du Mimosa, à deux pas de la mer ?

Tout simplement, la première grande Bourse-Exposition de coquillages, organisée par l'A.F.C., Section Provence - Côte d'Azur, sous l'égide de l'Office de Tourisme de la Ville. Sous l'œil attentif et compétent de notre responsable local, l'infaillible et dévoué Mr G. Lhuquet, toute l'équipe A.F.C. est là, avec son président Alain Dol, pour que cette manifestation soit une réussite, et elle le fut.

La salle principale, repeinte pour la circonstance, étale ses trésors : 10 vitrines de coquillages de la Méditerranée prêtées par le Musée de la Mer de St Jean Cap Ferrat et présentées par son responsable J.P. Sidols (BOB Grand Bleu). Des coquilles superbes des membres de la Section, en particulier les très belles Mires (genre Vexillum) de Mr Raut. Enfin une étonnante curiosité : des coquillages fossiles du Pliocène (Pliaisancien) de Pégomas trouvés par Mr et Mme Lhuquet.

Nos nombreux amis plongeurs et collectionneurs se sont déplacés comme à l'habitude, certains de loin, pour exposer ou échanger leurs pièces les plus rares, offertes aux yeux émerveillés des visiteurs des 60m linéaires de tables.

Dès le samedi matin, des centaines d'écoliers, accompagnés par leurs enseignants, envahissent les lieux, admirant, questionnant, certains rêvant déjà de voyages sous les tropiques en écoutant le bruit des vagues dans une conque nazée !

Dans une salle annexe, la projection en continu et en relief, de diapositives commentées avec talent par J.P. Sidols (encore lui !) et ses aides, fait le bonheur des spectateurs grands et petits découvrant dans le noir, ces merveilles de la création.

Pour notre récompense, environ 1500 visiteurs en deux jours, trois nouveaux adhérents à l'A.F.C., sans oublier la satisfaction et la joie de tous les participants lors des repas pris en commun dans les restaurants de la ville.

Remerciements encore Mr le Maire et ses adjoints, l'Office de Tourisme et son Président, pour leur présence à l'apérêt d'honneur offert conjointement par la Municipalité, l'Office de Tourisme et la section locale de l'A.F.C..

Tous ont voulu, en quelques phrases sympathiques nous encourager à revenir l'année prochaine.

J.P. Fantoni

Un index aux multiples facettes

XENO a déjà 15 années d'existence, ce qui représente un nombre important d'articles divers et variés et il a semblé intéressant de disposer d'un index facilitant la recherche d'articles traitant d'un sujet particulier. Cet index devait impérativement posséder plusieurs clefs d'accès, afin de le rendre pratique et utilisable par le plus grand nombre. Cette recherche collaborative est aujourd'hui possible grâce à l'important travail effectué par 3 collectionneurs courageux et adés à la fois :

1- vous désirez vous reporter à un article traitant des porcelaines nigérianes de Nouvelle-Calédonie ou bien en savoir plus sur la manière de classer les coquillages, vous pouvez alors consulter l'un des 3 index effectués par M. Robert Hasselot qui, en plus de la saisie de la plupart des articles importants passés dans Xeno (la Rédaction apprécie !), n'a pas hésité à se retravailler les manières une fois de plus, pour archiver la totalité des articles dignes d'intérêt depuis la parution de la revue (Numéros 1 à 12). Ces 3 index sont :

- un index taxonomique, hiérarchisé en classes, familles et genres,
- un index géographique partagé en domaines (domaine terrestre, mer), puis en grandes provinces biogéographiques (provinces australiennes, indo-pacifique, coraïbe, ...),
- enfin, un index des sujets d'ordre général découpé également en plusieurs unités (la collection, la coquille, la photographie, les missions scientifiques, ...).

2- si vous souhaitez rechercher une illustration d'une espèce particulière de coquillage, vous avez à votre disposition un index iconographique partagé en 3 parties distinctes (gastéropodes - Nulves - divers) qui vous donnera le (ou les) numéro(s) de revue présentant une telle photographie avec en prime la page et le type de photo (noir et blanc ou couleur).

Cet index que l'on doit à M. VIDAL, couvre les numéros 1 à 56. La Rédaction remercie M. VIDAL de nous avoir autorisé à le diffuser car il s'agit en fait d'un travail personnel ne devant bénéficier qu'à l'auteur.

Remarque : un troisième index, dû à M. Coukouvel (que nous remercions de nous en avoir fait part), était également disponible mais cet index n'a pas été retenu en raison de son emploi redondant avec ceux présentés ici.

Les modalités de diffusion de cet index sont actuellement à l'étude.

Rappel : un listing des abonnés mis à jour est également à la disposition d'éventuels amateurs contre la modique somme de 30 Francs.

Ecrits à : Daniel Grasscap - 11, avenue de la Villeneuve - Gometz-Chatel - 91940 Les Ulis.

La Rédaction.



Echo... quillages

► MAI :

SECTION OUEST

18-19 mai 1996 de 9 h à 19 h le samedi et 9 h à 18 h le dimanche au Palais des Arts de VANNES (Place de Bretagne) aura lieu la 1^{re} Bourse Nationale Section Ouest. Entrée gratuite. Réservation avant fin avril 96. Pour tous renseignements : Patrick CAZALIS. Tél. 99 97 42 45

BELGIQUE

4 et 5 mai 1996 - Sixth Belgium International Shell Show, AARSROT, Belgium. Horaires : samedi : 14 h-18 h / dimanche : 10 h- 17 h. Opening hours : saturday 14.00-18.00 / sunday : 10.00- 17.00. Renseignements : R. DE ROYER, Voortvliet 7 - 2180 EKEREN-DONK, Belgium. Tél. + Fax : (3) 444-3428.

► JUIN :

ALPES

La section ALPES organise sa 3^e Bourse d'échange de coquillages samedi 1er et dimanche 2 juin 1996, de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h à la patinoire de GRENOBLE - Entrée libre. Le prix du mètre de table est fixé à 50 F - 250 mètres de table linéaire - Bâtiment sous surveillance avec gardiens en dehors des heures d'ouverture.

Organisation, renseignements et réservations : Joëlle et Gérard BETHOUX, La Rossardière - J'ai, route de St. Nizier - 38170 SETYSSINEY-PARISSET. Tél/Fax : 76 49 76 16

SUISSE

15 et 16 juin 1996 - XV^e Salon International du Coquillage, Lutry, Switzerland. Renseignements : Dr Ted W. Baer CH-1002 LA CROIX Switzerland. Tél. (31) 791-3771 / Fax 792-1411.

► AOÛT :

MARSEILLE-PROVENCE

La section organise sa traditionnelle bourse-exposition estivale les 17 et 18 août 1996, salle de l'espace Fernandel, sur le port de la répande station balnéaire de Carry-Le-Rouet. Ouverture au public de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h. Un séminaire est envisagé le samedi. Le prix du mètre linéaire de table est fixé à 60 francs. Pour tous renseignements et inscriptions : R. BASSELOT Tél. 91 86 70 25 (Tél. : 42 67 68 63 à partir de juin-juillet).

► SEPTEMBRE :

EST

La section EST organise sa 17^e Bourse Internationale de coquillages et fossiles samedi 21 et dimanche 22 septembre 1996, à la salle polyvalente d'OTTMARSHHEIM - Entrée libre. Le prix du mètre de table est fixé à 50 F - 220 mètres de table d'expo-vente - Restauration sur place (sur réservation), parking assuré. Renseignements et réservations : Michel RONAL. 2, rue des Vergers - 68499 OTTMARSHHEIM. Tél. 89 26 16 43 ou Lucien PEZZALI, 1, rue de la Charrie - 90400 DORANS. Tél. 54 56 08 26.

AQUITAINE

La section AQUITAINE est heureuse de convier tous les amoureux de la coquille à participer à la 3^e bourse-exposition de coquillages qui se tiendra les 28 et 29 septembre 1996 de 9 h à 19 h dans la salle des fêtes de CAPEYRON à MÉRIGNAC (Gironde). Le prix des tables de 1,20 m est fixé à 100 F. La restauration est assurée sur place, Hôtels à proximité. Renseignements et réservations : Pierre GUIONNET 7, allée de la Frayre 33370 FARGUES STE HILAIRE. Tél. 56 68 36 92 ou Mr LAUDUMIET 67, rue Georges Lafont - 33110 LE BOUNCAT. Tél. 56 08 22 41

► NOVEMBRE :

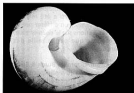
NORD

La section NORD organise sa 3^e Bourse d'échange de coquillages samedi 16 et dimanche 17 novembre 1996, Salle Deslecker CROIX (entre Lille et Roubaix) - Entrée libre. Renseignements et réservations : Michel GRESQUIERE. 97, route de Waring - 59560 COMINES. Tél. 20 39 09 43.

IDENTIFIEZ-MOI !



Origine : Sud de l'Inde avec pagure à l'intérieur
 Taille : 4 cm + 3,5 cm - Coquille : assez lourde
 Collection Jean-Pierre Sédès



PETITES ANNONCES

✉ Recherche Harpa Antarctica F++, GEM dans les tailles suivantes : inférieur à 29 mm (jardalle biernano), 30, 31, 33, 34, 36, 44, 46, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 59 et supérieur à 60 mm. Faire offre à **Thierry DANDRIMONT - 44, rue de la Fédération - 93100 MONTREUIL. Tél. 48 57 96 30.**

✉ Je recherche le livre de Nielles sur les Coquillages de l'Ouest Africain. Faire offre à **J. PELORCE - 289, voie des Magnolias - 30040 LE GRAU DU ROI. Tél. 66 53 24 51.**

✉ Vends en échange coquillages de monde entier, toutes familles. Liste sur demande. **Maria-Christine LONG - 11, rue Saint-Seurin - 13789 MARIGNANE. Fax 42 31 44 18.**

✉ Vends beaux spécimens de coquillages de diverses origines, communs à rares, échanges possibles. Liste détaillée disponible. **R. POUJOLIN - 9, avenue des Zanzaris - 13100 AIX EN PROVENCE**



22 octobre 1985

Sortie de la section Ost au musée océanographique de Monaco (cf. Xenophora N° 75)

COQUILLAGES

Stanley Gibbons vient d'éditer le premier catalogue consacré aux coquillages et autres mollusques sur timbres. L'auteur Tom Walker en recense plus de 3200, le premier revenant aux Bahamas en 1859 (Collect Shells on Stamps, 204 pages, nombreuses illustrations, rédigé en anglais, classification latine, 16,95 £. Les ouvrages édités par Stanley Gibbons sont distribués par Darro, 25, rue Mungé, 75015 Paris. Tél. : 44-07-09-90).

STANLEY GIBBONS

Stanley Gibbons

COLLECT SHELLS ON STAMPS



A Stanley Gibbons Thematic Catalogue

111 Editeur

EN VITRINE !

par Bernard Garrigues
Photos : J.P. Pointier

1- *Homalocantha lamberti* (Poirier, 1883) - 32 mm

Voici un très joli petit *Homalocantha* en provenance des eaux profondes de Nouvelle-Calédonie. *Homalocantha lamberti* a été mis en synonymie avec *Homalocantha secundus* (Lamarck, 1822) originaire d'Australie. Il semble en différer par le nombre de varices (moins nombreuses chez *H. lamberti*) ainsi que par celui des digitations sur le dernier tour. Il est très différent de *Homalocantha scorpia* (Linné, 1758) tant par sa forme globale que par la taille des digitations. Les deux bandes brunes sur fond blanc sont aussi caractéristiques.

2- *Homalocantha zamboi* Burch & Burch, 1960 - 26 mm

Cet *Homalocantha* juvénile pêché aux Philippines, pourrait évoquer un *Homalocantha zamboi* nain, de couleur saumonée et possédant de longues digitations dès les premiers tours. Peut-être s'agit-il d'une forme d'eau profonde ?

3- Qui suis-je ? *Siratus* sp. - 64 mm

Ce *Siratus* spectaculaire a été pêché dans les années 70, sur une plage de Martinique, par notre ami Pierre Guionnet. Il était habité par un bernard-l'ermite. Il ne correspond à aucune espèce de *Siratus* connue actuellement.

Peut-être s'agit-il, vu l'aspect de sa coquille et sa couleur, d'une espèce fossile récupérée par le pagure ?

4- *Chicoreus austramosus* (Vokes, 1978) - 54 mm

Ce spécimen peu commun, de couleur inhabituelle orange foncée, a été pêché à 28 m de profondeur dans la région du Transkei en Afrique du Sud.

5- *Chicoreus brunneus* (Link, 1807)

C. brunneus blanc venant des Philippines.

6- *Pteryonotus martiniana* (Röding, 1798)

Pour illustrer le polymorphisme de certaines espèces de *Muricidae*, voici une petite série de *Pteryonotus* (?) *martiniana* de provenances diverses (cf. 6-a).

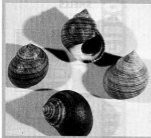
Le n° 6-b « géante » de 59 mm vient de Bohol aux Philippines, pêché en scaphandre autonome.

Le n° 6-c (32 mm) provient des Philippines (eaux profondes ?).

Le n° 6-d (45 mm) a été récolté dans une caverna sous marine à 18 mètres près d'Éilat en Mer Rouge.

Le n° 6-e (21 mm) très joli avec des digitations orangées, adulte malgré sa petite taille, a été remonté d'une profondeur de 60 mètres, par un plongeur, au nord de Tahiti.

DES IMMIGRÉS CLANDESTINS SURPRIS DANS LE PORT DE SAINT JEAN CAP FERRAT (06)



L'affaire paraît d'importance et met en alerte tous les conchyliologues Méditerranéens, dont je suis.

En effet, une population de *Littorina littorea* (Linné, 1758) vient d'être surprise toute fraîche sur le mur de jetée du port de Saint-Jean-Cap-Ferrat.

C'est la première observation de cette espèce en Méditerranée. Une enquête est donc diligentée pour connaître la provenance de ces intrus dans notre région.

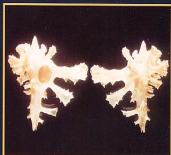
La brigade de malacologie du Musée de la Mer de Saint-Jean se met aussitôt à l'œuvre. Rapidement, après quelques interrogatoires serrés, le coupable est découvert ! Il s'agit en l'occurrence de la poissonnière du village... En effet, lors du nettoyage de ses crates elle a rejeté à la mer un coquet d'assendant ! Communication est faite au professeur Serge Goffin au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris. La sentence tombe : obligation de surveiller de près cette population invasive et faire le point sur ses évolutions, dans un an constater s'il y a eu reproduction, dans l'affirmative il sera défini un permis de séjour définitif à tous ces individus !

A l'hain à suivre...

Jean-Pierre Sibé



1 - *Homalocantha lamberti* (Poirier, 1883) - 32 mm



2 - *Homalocantha zamboi* Burch & Burch, 1960 - 26 mm



3 - Qui suis-je ? *Siraus* sp. - 64 mm



4 - *Chicoreus austramosus* (Vokes, 1978) - 54 mm



5 - *Chicoreus brunneus* (Link, 1807)



6a - *Pterynotus martineta* (Röding, 1798)



6b - *Pterynotus martinetana* Bohol - Philippines



6c - *Pterynotus martinetana* - Philippines



6d - *Pterynotus martinetana* - Eilat, Mer Rouge

6e - *Pterynotus martinetana* - Tahiti